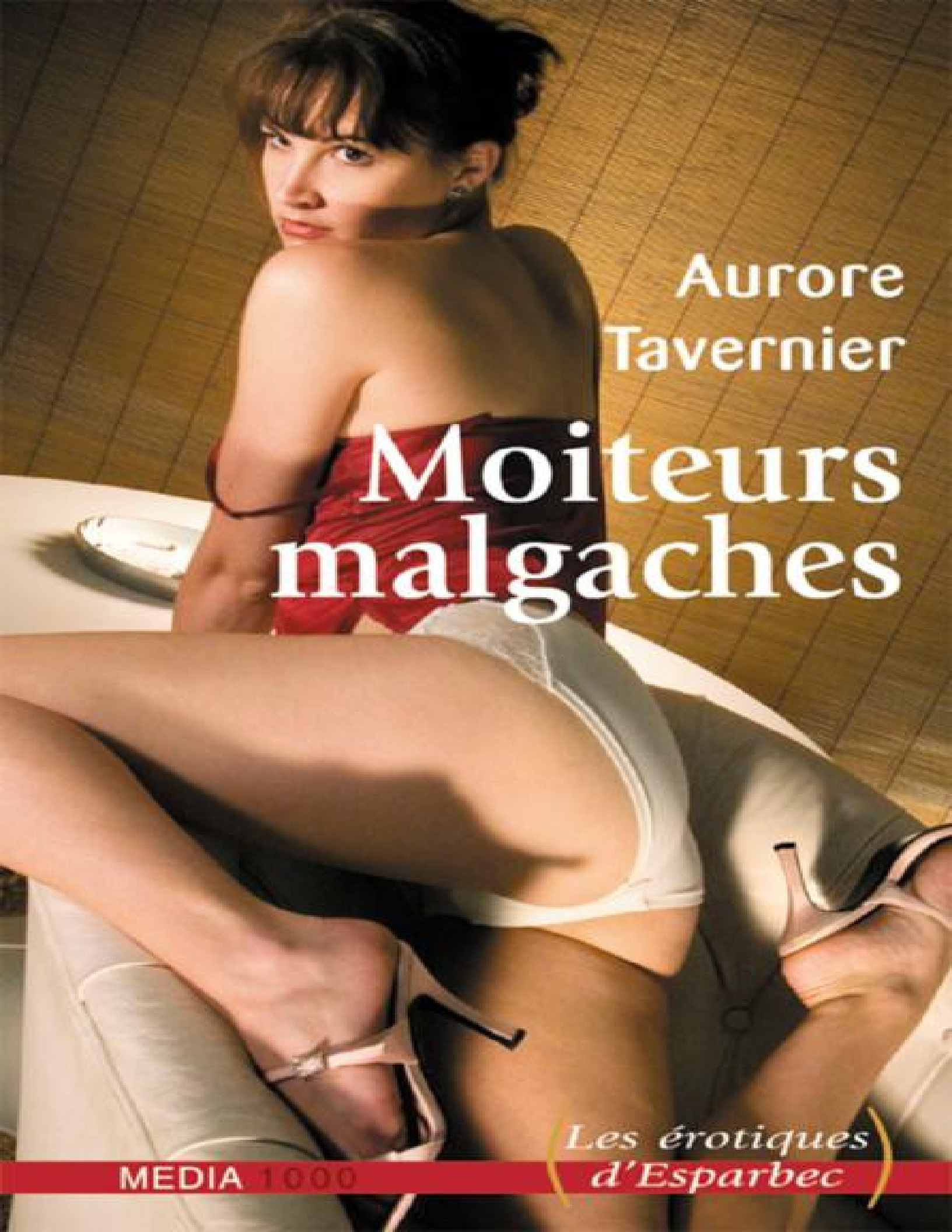
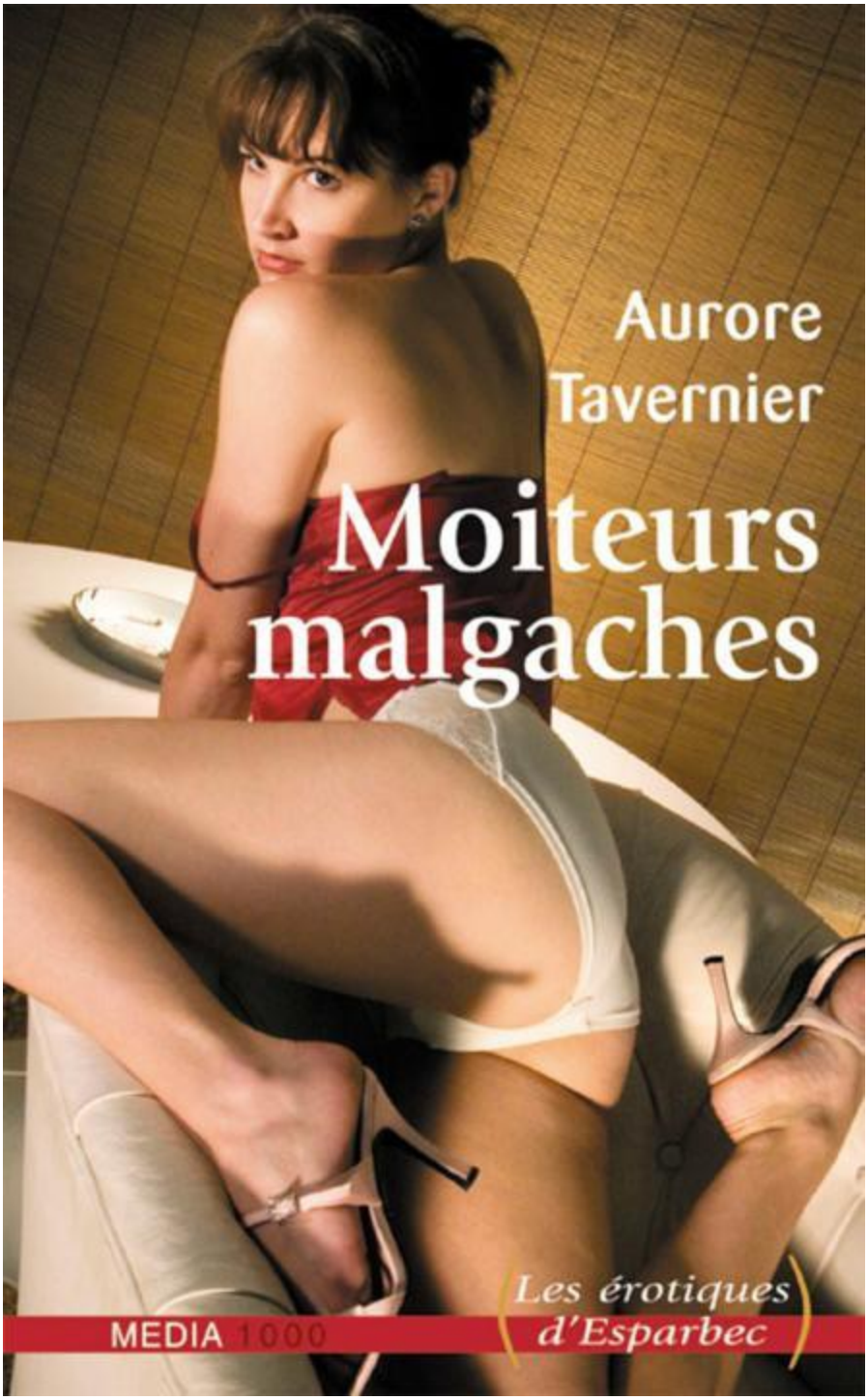

Aurore
Tavernier
Moiteurs malgaches
Les érotiques d'Esparbec
MEDIA 1000



'Les érotiques d'Esparbec

Moiteurs malgaches

Aurore Tavernier

MEDIA 1000

122, rue du Chemin Vert, 75011 PARIS

Conception graphique :
Dominique Dupré

© Média 1000, 2007

CHAPITRE PREMIER

A ma descente d'avion à l'aéroport d'Ivato, à Tananarive, la capitale de Madagascar, je m'attendais à connaître le stress habituel pour tout étranger débarquant dans un aéroport africain : bousculade, douaniers racketteurs et policiers corrompus prêts à tout pour vous extorquer de l'argent. Sans oublier les mendiants professionnels et les gamins prompts à vous mettre la main à la poche. Un premier voyage au Congo m'avait dégoûtée de ce genre de folklore et c'est avec réticence que j'avais répondu à la proposition de mon chef de mission, Walter, qui dirigeait à l'époque l'O.N.G. américaine « Save the Forests ».

- Aurore, j'ai besoin de toi ! Tu verras, les Malgaches sont pacifiques, oublie tes misères en Afrique !

Pour ma première mission pour cette O.N.G. spécialisée dans les problèmes de la déforestation de la planète, après avoir obtenu ma licence en Ecologie des systèmes à Montpellier, j'avais choisi de vivre la grande aventure dans l'Ouest africain. Après une crise de paludisme et des frictions avec des militaires congolais qui trafiquaient des écorces de bois précieux et entravaient mes travaux auprès des paysans vivant dans les bois, le bilan était mitigé. Je ne me sentais pas prête pour repartir dans des conditions précaires et dangereuses. A vingt-deux ans, je n'avais sans doute pas assez d'expérience pour aller barouder dans des zones à risques. Aller étudier les ravages de la pollution dans un grand parc américain me semblait plus en adéquation avec ma formation. Mais Walter était revenu à la charge :

- Toi seule as le profil pour aller faire de la prévention auprès des paysans. Notre O.N.G. jouit déjà d'une bonne image de marque auprès de la population locale, ton charme fera le reste...

En disant cela, Walter, l'Américain prude et père de trois enfants, me fixait à travers ses lunettes rondes et rosissait devant ma forte poitrine à peine masquée par une chemise de bûcheron québécois, souvenir de mes dernières vacances dans le grand Nord canadien. Avec mes longs cheveux blonds bouclés et mes épaules de nageuse, j'avais essuyé pas mal de tentatives de séduction pénibles de la part des soldats congolais, enclins à se jeter sur la première étrangère venue, y compris les bonnes soeurs qui prolifèrent sous ces tropiques inhospitaliers... Pour achever de me convaincre, Walter me montra un DVD sur les ravages causés par le feu sur les collines dans le sud-est de Madagascar. Des kilomètres de bois ravagés par les flammes, à cause d'incendies allumés par les paysans pour récupérer des terres et les cultiver. Mettre fin à cette coutume ancestrale, voilà ce à quoi s'attaquait l'O.N.G. Avec moi dans le rôle de Jeanne d'Arc, susceptible de convaincre les paysans de la brousse de renoncer à ce massacre écologique.

J'acceptai finalement après avoir surfé sur le Net pour en savoir plus sur le pays, rassurée par sa stabilité et l'absence de conflits. Six mois dans le sud-est de Madagascar, avec une équipe réduite à une assistantetraductrice et un chauffeur, à sillonner les campagnes pour présenter notre programme de prévention et les alternatives possibles au tavy, la culture sur brûlis. Mon bagage à main en bandoulière, je passai le contrôle des passeports sans encombre, avant d'aller récupérer mon sac à dos sur le tapis roulant. Alors que je le mettais sur un chariot, un

fonctionnaire malgache, petit et sanglé dans un costume lustré aux coudes, me salua avec onctuosité.

- Mademoiselle Aurore, bienvenue dans notre grande et belle île

Walter m'avait prévenue qu'il me faudrait compter avec les fonctionnaires locaux, soucieux de s'assurer quelques subsides pris sur notre budget. Cela commençait à peine débarquée. M. Razafide, employé au ministère de l'Agriculture, m'aida à passer la douane sans encombres et m'accompagna jusqu'au parking où des porteurs munis de dossards fluo numérotés tournaient autour des rares touristes comme des mouches pour les délester de leurs bagages. Chose curieuse, personne ne vint nous importuner. Un gendarme malgache, à l'uniforme et au képi semblables à ceux de nos pandores hexagonaux, le salua et chassa un changeur de monnaie qui s'approchait de trop près. La voiture de fonction, un 4x4 flambant neuf avec le sigle du ministère, nous attendait, surveillée par un chauffeur appuyé avec nonchalance contre le capot. Il s'empressa d'ouvrir l'arrière du véhicule pour hisser mes bagages dans le coffre. Puis M. Razafide me tint la portière le temps que je me glisse à l'arrière du siège conducteur.

Notre gouvernement organise ce soir un cocktail à l'hôtel Hilton pour toutes les O.N.G. oeuvrant à la protection de l'environnement à Madagascar. Bien entendu, je compte sur votre présence !

Avec son côté pète-sec et ses manières d'instituteur à l'ancienne un brin guindé, M. Razafide cherchait à s'imposer. Le 4x4 quitta le parking et prit la route menant à la capitale. Dès les premières maisons, avec les échoppes aux façades peintes de façon vive, aux couleurs de Maggi ou Coca Cola, et les nombreux panneaux publicitaires en français et en

malgache, je me sentis presque en terrain de connaissance. Malgré des trous, la chaussée était en bon état, des piétons marchant le long de la route saluaient en apercevant une femme blanche dans la voiture. L'absence de présence militaire contribuait aussi à chasser mes appréhensions. Dix minutes plus tard, après avoir traversé le quartier d'Ambohiboa, embouteillé par d'antiques Deux Chevaux et 4L beiges reconverties en taxis, le paysage changea. Une longue digue bordée de rizières et de maisons en terre cuite courait jusqu'à Tana avec, sur la gauche, une zone industrielle visiblement en pleine expansion, avec des terrains gagnés sur les rizières.

Notre pays est en plein boom ! commenta M. Razafide.

Cette impression se confirma une fois au centreville, malgré les carrioles menées par des zébus qui se mêlaient aux nombreux 4x4 et minibus croulant de passagers. Le chauffeur s'arrêta derrière l'hôtel Colbert, un des plus anciens hôtels français de l'ancienne colonie, dans une impasse où notre O.N.G. avait ses quartiers. M. Razafide me remit un carton d'invitation pour la soirée et je me retrouvai seule devant un rideau de fer, vu l'heure matinale. Enfin seule, pas si longtemps, car une nuée de vendeurs de cigarettes et de journaux français s'abattit sur moi, surgie de nulle part. Ils se bousculaient pour me brandir sous le nez des paquets de clopes, de chewing-gums ou l'édition de la veille de Libération. Un coup de klaxon les chassa sur la chaussée, tandis qu'un 4x4 orné du sigle de mon O.N.G. grimpait sur le trottoir étroit. Jérôme, un grand gaillard avec dix ans de baroud dans les forêts tropicales du monde entier, sauta du véhicule et m'enlaça sous le regard ébahi des vendeurs à la sauvette.

Aurore ! Désolé pour mon retard à l'aéroport !

Avec ses yeux rougis par le manque de sommeil et l'odeur de whisky et de tabac froid qui imprégnait sa chemise, il sortait visiblement d'une nouba dont il avait le secret. Il se baissa pour déverrouiller le cadenas du rideau de fer et le leva d'une seule main.

- Bienvenue à l'état-major ! plaisanta-t-il.

Je le suivis à l'intérieur en sentant derrière moi les yeux des vendeurs sur mon gros cul moulé dans un jean taille basse.

CHAPITRE II

L'hôtel Hilton, une tour grise sans âme digne d'une H.L.M. de la banlieue parisienne, dominait le lac Anosy tout proche, une vaste étendue d'eau au coeur de Tana, bordée de jacarandas en fleurs. En descendant du 4x4 de Jérôme, je levai les yeux vers la façade triste, éclairée par des guirlandes de Noël, sans doute oubliées là depuis des lustres. Les chandeliers d'une grande salle de réception brillaient de tout leur éclat, des vigiles avec des grosses matraques en bois qui pendaient le long de leur hanche filtraient les invités. Des Malgaches endimanchés côtoyaient des vahazas, des étrangers, en pantalon et chemise décontractés, sans cravate. Un orchestre local jouait de la musique, quelques couples dansaient sur la piste. Les tables rondes recouvertes de nappes blanches étaient prises d'assaut par les invités et des jeunes serveuses virevoltaient pour le service.

Ce tralala représentait tout ce que je détestais : argent gaspillé pour quelques happy few, alors que dehors, les mendiants et les gosses des rues préparaient leurs cartons pour passer la nuit dehors, à la fraîche. Mais cela faisait partie du jeu auquel les O.N.G. devaient se plier. Assise à une table près d'une baie vitrée en compagnie de Jérôme et de coopérants canadiens oeuvrant pour la préservation de la forêt tropicale humide dans le parc de Ranomafana, au sud-est du pays, j'observais la salle. Passé la litanie des discours des officiels, dont M. Razafide, la soirée s'annonçait banale, à peine ponctuée par des plats locaux accompagnés de frites... Profitant de la piste de danse envahie par les Malgaches, Jérôme me glissa à l'oreille :

Viens, on file chez un pote qui pend sa crémaillère ! C'est trop sinistre ici !

Comme des collégiens qui font le mur, nous sortîmes par une porte de service pour éviter les mines pincées des officiels malgaches. Une fois dehors, Jérôme m'offrit une cigarette Good Look, la marque locale vendue à l'unité pour les plus fauchés. Profitant de la quasi-inexistence de la circulation la nuit à Tana, Jérôme appuya sur le champignon. Dix minutes plus tard, nous étions sur les hauteurs de la ville, dans le quartier d'Ambtonakanga, garés face à une mosquée. D'autres véhicules d'O.N.G. s'alignaient dans la rue étroite surveillée par une poignée de sans abris rémunérés pour jouer les gardes-voitures. Un escalier tortueux sinuait entre les vieilles maisons branlantes datant de l'époque coloniale. Eclairé par la lueur de son téléphone portable, Jérôme zigzaguait en évitant les flaques d'eau et les chiens vautrés dans la poussière. Il s'arrêta devant une grille en fer forgé et tapa du poing dessus. Derrière, on entendait la musique étouffée par des murs épais.

Un gardien en salopette de mécano nous ouvrit, la matraque à la main. Ici les voleurs n'hésitaient pas à s'aventurer dans les villas des vahazas. Nous traversâmes un jardin avant de monter à l'étage, où se déroulait la petite sauterie. Cinq expatriés français picolaient sur la terrasse, rien que des hommes. On était bien loin de l'ambiance guindée du Hilton. Une petite bonne malgache fluette, pieds nus, en short et t-shirt, trottinait de la kitchenette à la terrasse, amenant glaçons et bouteilles de J&B qui se vidaient aussi vite que des carafes d'eau. Jérôme me présenta à la ronde, et je sentis d'emblée que ma présence dérangeait. Cette bande d'expatriés n'était pas là pour refaire le monde ou évoquer leur boulot, mais plutôt pour parler cul. Chaque fois que la bonne ramenait des cacahouètes, il y en avait toujours un pour lui mettre la

main aux fesses. Le locataire, un Breton qui travaillait dans l'import-export de pierres précieuses, le seul à ne pas faire partie d'une O.N.G., expliquait qu'il était en ménage depuis peu avec Poppy, la petite bonne. Il ne semblait pas jaloux, bien au contraire.

- Elle a beau aller à la messe tous les dimanches, elle n'a pas peur du loup

Il l'attira sur ses genoux et l'embrassa à pleine bouche, emprisonnant ses petits nichons qui saillaient sous un t-shirt blanc.

- Et regardez-moi ça !

Il souleva le t-shirt, et Poppy, visiblement pas farouche, se cambra pour bien montrer ses seins d'un brun clair comme sa figure en ovale, aux pointes charnues plus foncées. En retrait du groupe, j'avais envie de m'en aller. Cela me gênait de voir tous ces mâles ivres en train de mater les seins de cette malheureuse qui était là pour gagner sa vie. Mais, comme la suite de mon séjour allait me le prouver, les apparences sont souvent très trompeuses pour un Occidental. Une panne de courant plongea la maison dans le noir. Comme me l'apprit Jérôme, il s'agissait d'un délestage, chose coutumière à Tana. Pendant que Poppy se levait pour allumer des bougies, le Breton lui proposa de jouer à colin-maillard. Tout le monde rentra dans le salon, un verre à la main, cigarette au bec. Je restai sur la terrasse, profitant de l'air frais et de l'obscurité. Poppy alluma deux bougies qu'elle posa sur un guéridon, et elle prit le foulard noir que lui tendait le Breton. L'ambiance grimpa d'un ton lorsqu'elle se banda les yeux avec, avant d'ôter son t-shirt.

En maître des lieux, le Breton la fit tournoyer comme une toupie sur le parquet branlant. Une bougie s'éteignit dans le

courant d'air créé par son petit cul potelé. Malgré moi, je ne détournais pas les yeux, captivée de façon inexpliquée par ce jeu stupide. Je n'avais pas bu autant que les mecs, loin de là, mais quand je les vis faire cercle autour de Poppy, je ne pus m'empêcher de regarder. Titubant sur ses jambes, la jeune fille mit quelques secondes à retrouver son équilibre. Je la vis ensuite tâtonner dans l'obscurité, ses bras tendus devant elle. De la sueur coulait sur ses seins à cause de la chaleur moite qui régnait dans la pièce sans climatisation. Les hommes tiraient sur leur cigarette pour lorgner ses mamelons en train de durcir sous l'excitation du jeu. Poppy y mettait tout son coeur, visiblement heureuse d'animer la soirée. Ce ne devait pas être la première fois car, lorsqu'elle toucha la braguette du premier homme en face d'elle, elle sourit de toutes ses dents blanches avec un plaisir de gamine.

- Qui est-ce ? lui demanda le Breton, en monsieur Loyal ravi d'exhiber sa perle noire.

Plissant son petit nez pour réfléchir, Poppy promena ses doigts sur la bosse qui déformait le jean du vahaza. Elle avait des doigts de poupée, fins et courts. Elle assura sa prise sur l'érection, ce qui provoqua des murmures approbateurs autour d'elle. De la terrasse, retenant mon souffle, je crus bien qu'elle allait défaire la braguette, mais cela ne devait pas faire partie des règles de ce jeu. A moins que ma présence n'ait changé la donne. Poppy pressa ses doigts autour de la bite moulée par le jean, puis un sourire éclaira sa figure.

Norbert !dit-elle d'une voix guillerette.

En guise de remerciement, ce dernier lui tapota les seins avant de reculer d'un pas. Poppy enchaîna ensuite avec son voisin, un type malingre qui travaillait pour un organisme

défendant les droits de l'homme. Le même cérémonial recommença, les doigts de Poppy palpant la braguette. Le Breton l'encourageait, les autres sifflaient avec des commentaires vulgaires qu'elle ne devait pas comprendre. La flamme de la bougie en train de fondre dansait dans la pièce, les visages en nage des hommes luisaient à cause de l'alcool. Le cercle se refermait sur la jeune fille qui, ne trouvant pas à qui appartenait l'érection, passa au suivant de sa propre initiative. La gorge sèche, je traversai le salon pour aller prendre un soda à la cuisine. J'y allais sur la pointe des pieds, par peur d'éteindre l'unique bougie. Poppy resta la main en l'air lorsque je passai près d'elle, en frôlant sa hanche car elle était sur mon chemin.

Brusquement je sentis sa main se poser sur ma jupe. Je m'arrêtai aussitôt, sentant sur moi le regard de tous les hommes. Même Jérôme semblait se délecter de mon embarras. Immobile, de la sueur sur mes tempes, je fixais les doigts de la jeune Malgache qui se promenaient sur moi. Par chance, elle devina vite la supercherie et éclata de rire. J'avalai un verre de Bonbon anglais, un soda local hypersucré et m'esquivai sans prévenir Jérôme. Une fois dehors, je marchai à pied dans les rues plongées dans le noir, guère rassurée. Mon hôtel n'était pas loin, j'évitais de scruter les trottoirs où des silhouettes endormies étaient emmitouflées dans des anoraks déchirés. Dans ma tête, les petits seins de la Malgache continuaient à sautiller de manière inexplicable. Il me tardait de prendre la route pour le sud-est du pays et commencer enfin ma mission, loin des turpides des expatriés.

CHAPITRE III

Le lendemain matin, je fis connaissance avec le chauffeur qui allait me suivre durant mon périple à Madagascar. Un Malgache d'une trentaine d'années, Rado, les cheveux coupés ras et la dégaine d'un lascar du 93, avec pantalon baggy et large polo qui lui couvrait les cuisses, et des fausses Nike aux pieds. Il me salua d'une courbette :

Madame ! La voiture est prête

Avec fierté, il me montra le 4x4 garé en face des bureaux de l'O.N.G. Un antique Cherokee avec parebuffles imposant à l'avant, mais à la peinture écaillée sur le capot et les flancs. Je tiquai devant l'allure de l'engin, et Rado tint à me rassurer devant ma mine déconfite.

- Pas de problème, elle peut encore rouler

Dans son bureau, Jérôme me fit les gros yeux pour avoir pris la poudre d'escampette hier soir.

- Les rues ne sont pas sûres la nuit à Tana. Tu aurais pu m'attendre, non ?J'espère que tu n'es pas vexée pour ce qui s'est passé?

Je secouai la tête, pour lui montrer que j'en avais vu d'autres. J'avais pourtant eu du mal à trouver le sommeil, ne cessant de repenser à leur jeu stupide. Alors qu'on faisait les dernières mises au point sur mon périple, une jeune fille entra dans le bureau. Mon coeur fit un bond dans ma poitrine en la voyant apparaître avec discrétion, traînant un gros sac à dos par terre. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Poppy, la petite bonne de la soirée. Comme

le chauffeur, elle me salua d'un « Madame ! » timide en me tendant le bras. Jérôme, lui, eut droit à trois bises, selon la coutume locale.

- Voici la grande soeur de Poppy, Hanitra ! Elle sort de la lac avec un diplôme en Sciences de la nature. Je l'ai embauchée afin qu'elle travaille sur sa thèse et te serve en même temps de traductrice et assistante.

En la regardant, sanglée dans un jean taille basse qui moulait des fesses rondes et cambrées, des petits seins pointus qui saillaient sous son polo aux couleurs de notre O.N.G., je ne pouvais m'empêcher de repenser à sa soeur. Ses yeux de biche et ses traits fins, ainsi que sa peau mate, lui donnaient un petit air asiatique fréquent chez les Malgaches de la côte Est. Jérôme l'invita à s'asseoir avec nous pour lui soumettre le plan de route et la liste des villages dans lesquels on commencerait notre campagne de sensibilisation. Il nous faudrait deux jours pour atteindre la région de Farafangana, puis Vangaindrano, siège régional de l'O.N.G. En fin de matinée, tout était prêt : le 4x4 rempli de documentation et de matériel explicatif, très scolaire, et nos bagages pour six mois. En prenant place aux côtés de Rado, je ressentis un léger pincement au coeur en ayant le sentiment de plonger dans l'inconnu en mettant ma ceinture de sécurité. Derrière moi, Hanitra se calait contre une malle en fer, les jambes croisées sur le siège. Je détournai mes yeux de son nombril à l'air et m'accrochai à la portière dès que Rado sortit de l'impasse pour dévaler les rues en pente de Tana et quitter la ville.

*
* *

Vers dix-huit heures, la nuit tombait déjà. Après plusieurs haltes dans des gargotes pour y manger une assiette de riz

rouge accompagné de quelques morceaux de viande de boeuf et du café, nous avions prévu de passer la nuit à Ranomafana, située dans le grand parc naturel. La route avait été bonne sur la majeure partie du trajet, refaite récemment. La suite serait plus lente, selon Rado, en raison du mauvais état de la nationale qui serpentait dans la montagne et descendait vers le sud-est. Selon les consignes de Jérôme, le chauffeur devait passer la nuit dans le 4x4, tandis qu'on m'octroyait une chambre double avec Hanitra. Cette dernière avait dormi toute la journée, me laissant seule avec le chauffeur guère loquace. L'hôtel situé dans la vallée bordée par une rivière tumultueuse était constitué d'un bâtiment en dur, avec toutes commodités, et de bungalows en bois plus rustiques. Afin de ne pas dilapider les ressources de l'O.N.G., loin d'être l'une des plus riches dans son domaine, je pris un bungalow en retrait de la route.

Après le dîner tous les trois sur la terrasse faisant face au parc, pendant lequel Rado s'enfila deux bouteilles de bière, Hanitra me raconta sa vie, soudain volubile. A la différence de sa soeur Poppy qui avait quitté le lycée à seize ans et fricotait depuis avec les vahazas, elle n'en avait guère rencontrés, hormis quelques profs français à la lac. Elle me posa plein de questions sur la France, puis aborda ma vie sentimentale. Je lui expliquai que je sortais d'une rupture récente et que je ne comptais pas renouer avec quelqu'un de sitôt. Avec un sourire entendu, elle me promit de jouer les entremetteuses afin de me trouver un nouveau prince charmant. Sur ses bonnes paroles, je réglai l'adition, et nous nous installâmes dans notre bungalow. Rado partit en ville pour une dernière tournée avec des amis à lui, me jurant qu'il serait de retour assez vite pour surveiller la voiture.

Tournant le dos à Hanitra, j'ôtai mon jean et me glissai sous les draps avec mon t-shirt et mes chaussettes, car il

faisait froid. Un orage éclata sur la forêt humide, une des plus grandes de l'île. Le tonnerre claquait audessus de nous et, en éteignant la lumière, je vis Hanitra pâlir d'effroi comme si elle avait vu un fantôme. Contrairement à moi, elle avait ôté aussi son polo, se couchant juste avec sa petite culotte ornée d'un papillon sur le devant. Les éclairs transperçaient la nuit étoilée et éclairaient par flashes l'intérieur du bungalow, grâce aux planches disjointes des murs. Fatiguée par la route et le stress accumulé depuis mon arrivée, je sombrai dans un sommeil que j'espérais réparateur. Malgré la pluie violente et les quelques gouttes qui s'infiltraient par le toit en branches d'arbres et tombaient sur les lits, je dormis bien jusqu'à ce qu'une présence à mes côtés me réveille en sursaut. Je tâtonnai dans le noir pour allumer, mais une panne de courant, sans doute causée par l'orage, m'en empêcha. Je dénichai mon briquet et éclairai, paniquée à l'idée d'un serpent ou d'une horde de cafards grouillant sur la couverture.

En découvrant Hanitra pelotonnée contre moi, sous les draps, inondés par sa transpiration et non par la pluie, je me trouvai toute bête. La chaleur de son corps trempé collé à moi me troublait tant que je n'osais pas respirer. Son souffle irrégulier, le tremblement de ses pieds et ses pupilles dilatées me firent d'abord croire à une crise de paludisme. En ayant été victime au Congo, je croyais en discerner ici les symptômes. Je touchai son front brûlant de fièvre pour confirmer cette hypothèse, bien que mes connaissances en médecine soient quasi nulles, lorsqu'elle ouvrit soudain les yeux en grand. Je rallumai le briquet éteint par un courant d'air malgré la chaleur qui commençait à me brûler le bout des doigts. Toujours soudée à ma hanche, ses petits seins oscillant au rythme de sa respiration haletante, Hanitra fixait la charpente du bungalow, mais à la manière d'un aveugle. Elle était visiblement en transe, prise sans doute d'une mauvaise fièvre tropicale.

Mais, lorsqu'elle se mit à parler d'une voix hachée, rauque et méconnaissable, je crus plonger en plein dans le film L'Exorciste.

- Caresse-moi ! Je n'en peux plus ! Vas-y, touchemoi !

Ses doigts, durs comme des serres, m'agrippèrent le poignet, m'obligeant à poser ma main sur ses petits seins aux pointes qui dardaient de manière inexplicable : je les voyais se tordre toutes seules, à croire qu'une main invisible les pressait ! Je n'étais pas saoule, je ne rêvais pas ! Ses yeux grands ouverts ajoutaient à ma panique croissante, surtout que la voix caverneuse continuait à débiter des obscénités qui contrastaient avec son allure de jeune étudiante sage. Où avait-elle appris tous ces mots ? De sa soeur qui traînait avec les vahazas ? Pourtant elle ne me jouait par une farce, elle était bel et bien possédée par quelque chose. Je me retournai vers la table de nuit, avisant une bougie. Je l'allumai de ma main libre, l'autre toujours posée sur les seins d'Hanitra. Avec l'orage qui n'en finissait pas, l'ambiance démente du bungalow me poussait à ne pas la contrarier. J'étais prête à tout pour la calmer, craignant par-dessus tout une crise d'épilepsie ou Dieu sait quoi encore.

Dès que mes doigts se déployèrent sur ses seins, elle tressauta sur le lit. Cela eut pour effet de lui faire lâcher mon poignet. Les bras maintenant le long du corps, elle continuait à arborer une mine hagarde. J'en profitai pour capturer ses petits nichons poisseux de sueur, à la peau qui exhalait une forte odeur épicée de girofle. De les tenir me ramena à la veille, quand je regardais ceux de sa soeur Poppy. Le même trouble s'emparait de moi, malgré la situation délirante du moment. Même s'il s'agissait d'un cauchemar poussé à l'extrême, je ne voulais pas la réveiller d'une gifle sur la figure. Mes doigts roulaient ses tétons durs

comme de la pierre, provoquant chez elle des râles toujours aussi bizarres. Pourtant je voyais son ventre se détendre, elle semblait moins contractée. Mes caresses devaient la soulager. A moitié assise sur le lit, je la touchais avec un plaisir teinté d'angoisse. Et si elle simulait, profitant de la naïveté d'une Blanche à peine débarquée dans un pays inconnu ?

Trop d'indices me poussaient à continuer, il n'était pas possible de jouer la comédie avec autant d'intensité. Son bras se leva de nouveau. Cette fois Hanitra me prit la main gauche et l'accompagna entre ses cuisses. Telle une grenouille, elle écarta les cuisses dans un spasme qui secoua le lit.

- Touche ma chatte ! Ma chatte !

Elle me suppliait, la voix étouffée, ses intonations naturelles masquées par l'autre voix en elle. Le contact avec son slip trempé, la chaleur de son sexe qui fondait entre mes doigts, tout cela acheva de m'égarer à mon tour. Je n'avais jamais touché la chatte d'une autre femme, encore moins celle d'une Noire ! Cette découverte me bouleversa tant que cette nuit devait marquer à jamais ma vie sexuelle. Mes doigts s'enfoncèrent dans son pubis crépu, aux poils finement frisottés. Puis elle s'ouvrit davantage pour que je puisse les glisser sous la culotte, dans sa fente qui luisait dans la faible lumière de la bougie. Des lèvres minuscules, à peine dessinées, une chair baveuse qui cédait à la pression de mes doigts. Plus j'avançais, plus les tensions dans son basventre s'apaisaient, comme si toute sa crise venait de cet endroit précis de son corps. Même si ses pointes dardaient toujours, elles ne tressaillaient plus. Sans que ce soit prémédité de ma part, mon index s'enfonça dans son vagin. Ce fut une sensation incroyable de le voir happé par une petite bouche brûlante et gluante comme une méduse.

Je m'aventurai dans son orifice jusqu'à la dernière phalange, en nage moi aussi, me demandant si je ne devenais pas folle à mon tour.

- Oui ! Comme ça ! Continue !

La petite garce ! Voilà qu'elle voulait que je la branle ! Tout ce cinéma pour en arriver là ? Partagée entre le doute et l'excitation, j'introduisis un second doigt avec une facilité déconcertante. Une mare de mouille souillait les draps, je pataugeais dans sa chatte béante, au point que j'aurais pu y mettre toute ma main. A peine eus-je le temps de faire coulisser un peu mes doigts qu'elle se crispa de manière encore plus violente qu'au début de sa crise, et je compris alors qu'elle venait d'avoir un orgasme. Tout son corps se relâcha brusquement, apaisé, et elle ferma les yeux pour de bon. Son souffle revint à la normale, je n'osais pas retirer ma main toujours entre ses cuisses. Mes doigts avaient été expulsés de son vagin sous la violence de sa jouissance. Finalement je parvins à la dégager sans qu'Hanitra ne bouge. Je laissai la bougie se consumer jusqu'à la fin, encore troublée par ce qui venait de se passer. L'orage ne se calma qu'aux aurores, sans que j'aie pu fermer l'oeil le reste de la nuit.

De son côté, Hanitra s'éveilla, baignant dans son jus, tout étonnée d'être dans mon lit. En reniflant autour d'elle comme un petit animal égaré, elle écarquilla de nouveau les yeux. L'odeur de sa chatte flottait encore autour de nous, puissante et épicée. Elle mit la main devant sa bouche avec épouvante et jeta un coup d'oeil dans le bungalow éclairé par la lumière du jour. Puis elle toucha sa culotte toute poisseuse et pâlit.

- Oh mon Dieu ! Le troba !

De sa voix de nouveau normale, elle me demanda de lui raconter ce qui s'était passé cette nuit. Cela avait l'air si important pour elle que je lui révélai à demi-mot qu'elle m'avait rejointe dans mon lit et qu'elle avait voulu que je lui caresse les seins et sa culotte. Je préférai rester dans le vague, gênée d'être allée si loin.

- C'est le troba, l'esprit fantôme, qui s'est emparé de moi ! Il vient toujours quand il y a de l'orage et me fait perdre la tête ! Tu vas me prendre pour une folle, non ?

J'avais effectivement lu cela dans un conte de légendes malgaches, que des esprits prenaient possession des vivants, parlant par leur bouche d'une voix déformée et leur faisant commettre des actes bizarres. Devant la sincérité évidente d'Hanitra, je ne pouvais qu'admettre que j'avais été le témoin d'un tel envoûtement. Elle se blottit contre moi, visiblement choquée, puis se drapa dans la couverture en désordre. Elle sortit ensuite vers les douches communes pour sa toilette et j'allumai une cigarette pour chasser les images obsédantes de la nuit.

CHAPITRE IV

Chose étonnante, Hanitra était la plus en forme de nous trois en reprenant la route. Malgré plusieurs tasses de café amer, je somnolais aux côtés d'un Rado pas mieux loti que moi, avec ses yeux rouges de lapin. Il avait picolé toute la nuit, ne rentrant se coucher que vers cinq heures du matin dans la voiture. Après Ranomafana, et les premières collines brûlées que je découvris en chemin, la route de gravier devint franchement mauvaise en direction de Farafangana. Des nids-depoule profonds succédaient aux flaques d'eau boueuse et, malgré le 4x4, nous ne dépassions pas le trente à l'heure. Brinquebalée sur mon siège, il me tardait d'arriver à destination pour piquer un roupillon. Vers midi, nous fîmes une halte dans une bourgade aux allures de ville de western, à l'époque des chercheurs d'or : maisons en bois de part et d'autre d'une grande rue, commerces et gargotes pour les routiers et leurs camions qui crachaient leur fumée noire.

Rado chercha à oublier sa cuite avec du café, moi j'optai pour une soupe de riz brûlante, comme Hanitra. Les rares clients me regardaient avec curiosité, guère habitués à voir une vahaza dans ce coin reculé de Madagascar. Balayant les mouches qui bourdonnaient au-dessus des tables bancales avec une tapette en plastique, la patronne était aux petits soins pour nous. Ayant terminé mon plat, j'avais envie d'aller aux toilettes, mais la propreté douteuse de l'endroit m'incita à y renoncer. Une heure plus tard, n'y tenant plus, j'allai demander au chauffeur de s'arrêter au bord d'une rizière bordée de quelques arbres, quand il le fit de luimême, lui aussi pris d'un besoin urgent.

Il se gara sur le bas-côté, et je me hâtai de descendre, de peur de mouiller mon slip. Hanitra sauta du 4x4 et trottina derrière moi en sifflotant. Il y avait un talus près d'une parcelle irriguée, avec son muretin en boue séchée. Je dévalai la pente pour m'y cacher et m'accroupis, ayant juste le temps de baisser mon jean et ma culotte. En voyant Hanitra se placer à un mètre de moi et se soulager en me regardant comme si cela était parfaitement naturel, cela me bloqua. Ma vessie se contracta et seules quelques gouttes tombèrent dans l'herbe. J'avais mal au ventre à force de me retenir, mais j'étais incapable de me vider. Ses yeux de biche fixaient ma chatte, rasée la semaine avant mon départ car je savais d'expérience que, sous ces climats chauds et humides, c'était mieux. J'attendis qu'elle finisse et regagne la route pour enfin pisser à mon aise.

Lorsque je regagnai le 4x4, Rado et elle étaient en pleine discussion animée en malgache. Hanitra se tut en me voyant, et je me demandai si elle n'était pas en train de lui décrire ma chatte... La nuit tombait quand nous atteignîmes enfin Vangaigaindro où notre O.N.G. était basée. L'éclairage public se résumant à quelques pylônes en bois disséminés le long de la rue principale traversant la bourgade, je ne pouvais me faire une idée précise de l'endroit. Roulant pleins phares dans un chemin de terre boueux, car un orage avait balayé la région en fin d'après-midi, Rado manoeuvrait pour avancer. Les bureaux de l'O.N.G. étaient situés dans une ancienne maison coloniale qui m'apparut décrépie quand sa façade grise rongée par l'humidité fut éclairée. Un gardien nous attendait, assis sur une chaise dans la cour, un feu de bois brûlant à ses pieds pour le protéger du froid et éloigner les voleurs.

Il nous aida à décharger nos bagages, et je découvris à la lueur d'une torche, une panne de courant plongeant toute la ville dans le noir, la chambre qui m'était réservée à l'étage.

Ereintée par des heures de mauvaise route et ma nuit animée de la veille, je m'affalai sur mon lit et fermai l'oeil aussitôt.

*

* *

Ce ne fut pas le chant des coqs des basses-cours voisines qui me réveilla, mais les aboiements des chiens. Il me fallut quelques instants pour réaliser où je me trouvais. Les murs humides de ma chambre exhalaient une odeur de renfermé, quelques cafards galopaient le long du plancher aux lattes inégales et poussiéreuses. J'ouvris la fenêtre en grand, découvrant avec plaisir l'étendue des rizières vertes au-delà de la maison, avec, en arrière-plan, les collines que j'allais bientôt arpenter pour mon travail de prévention. Ce paysage bucolique me redonna du baume au coeur, après la déconvenue de l'état de ma chambre. Jérôme m'avait prévenue que la maison était rustique, mais il m'avait accordé un budget pour la retaper selon mes besoins. J'allumai une cigarette pour prolonger cet instant de félicité, quand j'aperçus au bord de la rizière la plus proche deux femmes rondes en train de patauger dans une mare à l'eau brune, alimentée par un cours d'eau qui servait à l'irrigation.

A l'abri des passants, des écoliers et des paysans marchant pieds nus, serpette à la main, elles étaient en train d'ôter leur lamba, le pagne traditionnel malgache que portaient toutes les femmes ici. A la vue de leurs grosses mamelles tombantes, aussi noires que leur peau tannée par le soleil, j'avalai une bouffée de travers. Après les petits seins d'Hanitra, voilà que le même trouble me reprenait en épiant ces femmes de ma fenêtre. Lorsqu'elles étalèrent leur lamba sur l'herbe au bord de l'eau, je découvris leur buisson fourni qui leur mangeait tout le bas-ventre et masquait leur chatte. Elles s'accroupirent dans l'eau et

s'aspergèrent les épaules, côte à côte, devisant ensemble. Fascinée par le spectacle de ces nichons énormes qui flottaient à la surface, je restai là à les épier, sans réaliser que ma cigarette tirait à sa fin. Je ne pouvais pas m'éloigner, c'était plus fort que moi. De les voir faire leur toilette avec une telle simplicité rejoignait la vision d'Hanitra pissant près de moi avec décontraction.

Mon esprit divaguait en les regardant de loin, je m'arrachai à la contemplation de ce spectacle, en réalité banal, à l'apparition d'Hanitra dans la cour. Devinant ma présence à la fenêtre, elle se tourna et leva les yeux vers moi.

- Salama !

Je répondis à son bonjour et descendis la rejoindre.

*
* *

Je passai la journée à préparer les quelques travaux à effectuer sur la maison, puis à me promener à pied dans le village alentour. Sur mon passage, les enfants criaient Vahaza ! Vahaza !, les adultes me saluaient aussi, en me prenant pour un docteur, selon Hanitra qui m'escortait. Près du marché où la viande de porc et de zébu s'offrait aux mouches dans des étals en plein air et sans système frigorifique, on commanda de la peinture blanche et des produits d'entretien pour net toyer la maison de fond en comble. L'image de marque de notre O.N.G. auprès de la population locale était très importante à mes yeux. Il y avait un fax et un téléphone mais, dès le premier essai, il y eut une coupure de ligne. Quant à Internet, il fallait aller à soixante-dix kilomètres de là, à Farafangana, pour trouver des cybercafés. Jérôme m'avait confié un téléphone

portable, nécessaire en cas de pépin sur la route dès que la mission commencerait.

Une femme du village, embauchée pour servir à fois de cuisinière et de bonne à dix euros par mois, prépara mon premier repas, du poulet grillé au charbon de bois, le combustible employé partout dans la région. Hanitra voulut se retirer pour me laisser manger seule, mais je refusai, préférant abolir toute distance entre nous. Sans son aide, ma mission et mon intégration dans la région tombaient à l'eau. En début d'aprèsmidi, un jeune homme envoyé par le quincaillier nous livra les pots de peinture sur une carriole tirée par deux zébus. Il nous proposa de nous donner un coup de main et, après négociation avec Hanitra sur le prix qu'il réclamait, j'acceptai son offre. Il s'attela à la tâche avec elle et je partis à la recherche de Rado, invisible depuis la soirée, pour qu'il mette lui aussi la main à la pâte. Hanitra m'orienta vers une buvette sur un chemin audelà des rizières cernant notre maison. S'il était encore en train de picoler, il allait falloir que je fasse preuve d'autorité.

Je marchai un kilomètre, saluée chaque fois par des femmes en lamba coloré qui portaient leur sac à commission sur la tête, un parapluie replié sous le bras car il pleuvait tous les jours en cette saison. En approchant de la buvette décrite par Hanitra, une simple hutte au toit de feuilles et aux murs en rondins, j'hésitai à appeler Rado à voix haute pour ne pas le mettre dans l'embarras. Il fallait sortir du chemin pour atteindre la buvette, et patauger dans une mare de boue épaisse. Je la franchis en éclaboussant le bas de mon pantalon, puis j'atteignis la hutte d'où une musique grésillait d'un transistor. Une odeur d'alcool à brûler et de tabac me saisit à la gorge dès que je passai la tête à l'intérieur. Un comptoir avec un tabouret rafistolé et, derrière, des étagères garnies de quelques paquets de gâteaux secs, de cigarettes et de beignets gras, donnaient à

l'ensemble l'apparence d'une épicerie autant que celle d'une buvette. Il n'y avait personne devant, mais j'avisai un rideau séparant la partie publique d'une annexe, sans doute encore plus minuscule.

Un bruit de vaisselle cassée me fit sursauter. Une voix plaintive me confirma que Rado était bel et bien dans l'arrière-salle. De l'entendre parler en français me fit tiquer sur l'instant, lui si peu bavard depuis le départ de Tana.

- Allons ! Juste un petit coup ! Je te paierai bientôt, promis ! Je travaille pour une vahaza, maintenant ! Je vais être riche !

La réponse, cinglante, ne se fit pas attendre

- Menteur !Promesse d'ivrogne ! Tu me dois encore l'ardoise de ton dernier passage !

Je passai derrière le comptoir, une simple planche tachée de brûlures de cigarettes, et écartai doucement le rideau. Ce que je découvris là, dans une pièce à l'unique fenêtre fermée, obscure et sentant la citronnelle qui servait à faire fuir les moustiques, me stupéfia : à moitié couchée sur une table, les seins nus écrasés sur une toile cirée, une matrone ruait des pieds sur le sol en terre battue. Derrière elle, le pantalon baggy sur ses fausses Nike, mon chauffeur était en train de dérouler le lamba de la femme si noire que je discernais à peine sa silhouette grassouillette. Le tissu tomba par terre et il s'empressa de baisser la culotte qui enveloppait un fessier généreux. Il souleva alors son t-shirt de basketteur et j'eus un second choc en voyant sa bite en érection qui se dressait au-dessus du cul nu. De l'autre main, Rado plaça près de la figure de la matrone un flacon de parfum qui ne m'était pas étranger, puisque c'était le

mien ! Il avait dû me le subtiliser cette nuit, à moins qu'il ne l'ait obtenu avec la complicité d'Hanitra.

- Tiens, ma belle, ça vient de Paris

Et, pour emporter la mise, Rado appuya sur le pulvérisateur. Une giclée de parfum enveloppa la femme, qui cessa aussitôt de s'agiter. Mieux, elle captura le flacon, de peur sans doute qu'il ne le lui reprenne, et s'avachit davantage sur la toile. Cette vision dantesque de Rado, fluet en comparaison de la bonne femme, me fascinait tant que je n'eus pas le courage de les déranger. Pire, je restais tapie dans l'ombre à épier ce qui ressemblait plus à une saillie qu'à un coït. Sa queue longue et épaisse se balançait au-dessus du cul à la raie largement dégagée. Passant soudain au malgache, Rado continua à l'endormir avec ce qui devait être des flatteries, tout en s'amusant à taper son gland sur les globes charnus. Le bruit flasque rythmait sa voix chantonnante, tandis que la femme s'ouvrait de plus en plus. Ses pieds nus plantés dans la terre battue, elle dévoilait une chatte crépue, aux lèvres pendantes qui s'écrasaient contre le bord de la table.

- Ne bouge pas, ma belle, que j'entre dans ta petite boutique !

Ses mots en français me surprirent autant que la Noire, qui se cramponna à la nappe sous le coup de boutoir qu'il lui assena. Il la pénétra du premier coup, s'enfonçant en grognant dans la chatte que je devinais aussi baveuse que celle d'Hanitra lors de son délire. Après les femmes en train de se laver dans le plus simple appareil, c'était ma seconde vision sexuelle de la journée. Cela finissait par m'exciter, surtout après plusieurs mois sans mec suite à ma rupture sentimentale. Une fois soudé au cul de la matrone, Rado se mit à la pistonner en force, insensible à ses cris qui devaient

se répandre dans les rizières. C'était bestial, sans le moindre préliminaire. Ses mains sur les hanches, il la prenait en levrette avec toujours plus d'élan, sortant sa queue hors du vagin pour y retourner de suite. Malgré mon parfum, leurs odeurs corporelles flottaient dans l'espace confiné, mélange de sueur aigrelette pour lui, et senteurs de chatte épicée pour elle.

Les cris de la patronne se muèrent bientôt en gémissements lorsqu'elle sentit qu'il allait terminer sa besogne. Elle décolla son buste de la nappe pour pincer ses tétines, ses pieds décollant du sol. Rado se retira soudain, sa bite à la main, pour éjaculer sur le cul offert devant lui. C'était un plaisir primitif, vite fait, communicatif puisque la femme s'écroula sur la table, son corps secoué par un orgasme. Derrière le rideau, je le vis secouer sa queue, puis remonter son pantalon dans la foulée sans s'essuyer. D'une claque sur les fesses de la femme, il pivota pour quitter la pièce.

- J'ai soif !

Il me fallut quelques secondes pour passer derrière le comptoir et avoir l'air d'être juste arrivée. En me voyant, mon chauffeur marqua un temps d'arrêt, son tshirt collé à son torse par la sueur, les traits tirés par une seconde nuit à picoler et sa prestation dans la pièce à côté.

- Ah ! Dorine ! appela-t-il avec aplomb. La Madame est là !

A voix basse, il ajouta à mon intention :

- Comment m'avez-vous trouvé ?

Je lui avouai qu'Hanitra m'avait conseillé de venir jeter un coup d'oeil dans cette buvette. A sa réaction, lèvres pincées

et yeux plus rouges encore, je compris que j'avais commis une bourde en lui faisant cet aveu. La patronne apparut enfin à la lumière, son lamba enroulé autour de ses hanches larges, son chemisier rose bonbon délavé boutonné à la hâte et contenant à grand-peine des mamelles aussi grosses que des ballons. Elle passa une main dans ses cheveux ébouriffés et prit d'autorité sur l'étagère une bouteille sans étiquette.

- Alcool gache pour la Madame ! s'écria-t-elle.

Juché sur l'unique tabouret près de moi, Rado claqua la langue quand les verres firent leur apparition sur le comptoir. Rien qu'à l'odeur, je sus que c'était de la gnôle locale, une sorte de rhum artisanal prompt à vous brûler les veines. Dorine nous en servit un fond de verre et rangea la bouteille à sa place. Avec fierté, Rado trinqua avec moi, pour bien montrer à sa créancière qu'il était en relation avec une chef vahaza. En portant le verre à mes lèvres, je crus qu'il y avait de l'alcool à brûler dedans. J'en avalai une gorgée, et aussitôt j'eus les larmes aux yeux et je toussai, sous l'oeil hilare des Malgaches. Un tord-boyaux à vous dévisser le cerveau. Par politesse, je le lapai en prenant mon temps, tout en expliquant à Rado la raison de ma présence.

Pas de problème, Madame !

Il tapa son verre vide sur le comptoir, espérant sans doute une seconde tournée. Intraitable, Dorine fit mine de ne rien entendre. Par courtoisie, et malgré la tête qui commençait à me tourner, je sortis un billet sale de ma poche et la main de la matrone le happa avec la célérité d'un caméléon. Une fois dehors, je traversai la flaque de boue à cloche-pied, à moitié ivre et encore excitée par la prestation de mon chauffeur.

CHAPITRE V

Deux jours plus tard, la maison avait retrouvé sa couleur blanche d'origine. Tout le monde s'y était mis pour les travaux, y compris Rado. Suivant les conseils de Jérôme qui m'appelait chaque jour de Tana, j'organisai un pot de l'amitié pour le maire de Vangaindrano et les officiels de la région, afin de présenter notre O.N.G. Grâce au bouche à oreille, les habitants alentour savaient que nous venions d'ouvrir, mais peu de gens connaissaient le but de notre mission. Hanitra devait refouler gentiment les paysans et les femmes du bourg qui venaient réclamer de l'aide n'ayant rien à voir avec notre O.N.G. Le soir de la petite réception, avec poulets grillés, samosas, et bière fraîche THB à volonté, la cour était pleine de fonctionnaires malgaches endimanchés comme pour aller dans une des innombrables églises de la ville, escortant le maire qui avait fait ses études en France. En m'habillant d'une robe à fleurs légère pour l'occasion et en me maquillant pour faire bonne impression, j'eus la surprise de voir mon flacon de parfum de retour dans la salle de bain.

Pris de remord, à moins qu'il n'ait baratiné la patronne de la buvette, le chauffeur l'avait remis en douce à sa place. Même vidé de moitié, son geste le rachetait à mes yeux. Hanitra alluma le porche éclairé par un néon, ce qui attira une kyrielle de papillons de nuit. Des chaises plastique accueillirent les invités, au nombre d'une quinzaine. Le maire se montrait enchanté de la présence de l'O.N.G. dans la région ; il avait déjà fait avertir les villages à trente kilomètres à la ronde de notre présence. Tant de bonne volonté affichée me donnait hâte de partir dès le lendemain sur le terrain. Rado avait révisé le 4x4, s'assurant en

particulier que les pneus étaient en bon état en prévision des routes abîmées qui nous attendaient. Quant à Hanitra, elle avait préparé des cartons de brochures et vérifié le matériel pédagogique. Fière de mon équipe et de la bonne ambiance qui régnait, je me laissai aller ce soirlà en buvant plusieurs bières. Les fonctionnaires ne se privaient pas non plus, ravis de l'aubaine.

Bientôt de l'alcool gache circula, surgi de nulle part. Les palabres autour du feu se poursuivirent jusque tard dans la soirée, personne n'ayant envie de quitter la cour. Surveillant du coin de l'oeil Rado pour éviter, en prévision du lendemain, qu'il ne soit ivre, j'avisai un des invités qui se tenait en retrait du groupe, une THB à la main. Il feuilletait un numéro du National Geographic qui traînait dans la maison. Jeune et athlétique, il portait une chemise au col pelle à tarte, d'une teinte orange très année soixante-dix, par-dessus un jean et des souliers noirs vernis. Les cheveux coupés ras et le teint cuivré, il referma le magazine en me voyant approcher. Il me tendit la main et me salua d'une courbette.

- Bonsoir, Madame ! Je suis Jonas, le fils du maire !

Avec toute la bière que j'avais bue, j'avais déjà oublié que ce dernier me l'avait présenté. Il s'occupait de quelques bungalows pour les rares touristes de passage à Vangaindrano. Je répondis à son salut, surprise par la douceur de sa main, alliée à une fermeté virile.

- Merci de venir nous aider à lutter contre ces incendies !

Sa voix grave contrastait avec son allure de jeune homme à la mode. Je ne lui donnais pas plus de vingt ans, et d'un coup je tombai bêtement sous son charme. Et lorsqu'il me proposa d'aller au bord de la rizière où j'avais vu les femmes

se laver, pour y assister à un spectacle incroyable, me dit-il, j'acceptai sur-le-champ. Son père devisait avec Hanitra, visiblement sur la même longueur d'onde. Les autres les laissaient à leur tête-àtête, gobelet d'alcool gache à la main. En passant derrière les jacarandas en fleur qui délimitaient la parcelle de l'O.N.G., Jonas me prit la main car je trébuchais sur les racines d'arbres et les trous d'eau. La nuit noire enveloppait les champs et les rizières et, tandis que nous marchions sur un sentier humide, la lumière du porche disparaissait derrière nous. La voix basse, à peine voilée par un léger accent, Jonas n'arrêtait pas de parler. Ses mots étaient couverts par le bruissement des insectes, les hurlements des chiens dans les fermes.

Une fois au bord de la mare, il lâcha ma main pour me montrer un arbre dont les racines mordaient sur le muret d'une rizière.

- Il ne faut pas faire de bruit ! chuchota-t-il.

Je croyais qu'il me menait en bateau, quand des dizaines de points lumineux se mirent à scintiller autour des feuilles de l'arbre. On y voyait soudain presque clair, les petites lumières virevoltaient en clignotant, comme des guirlandes sur un sapin de Noël. Je compris qu'il s'agissait de lucioles, un véritable essaim silencieux baigné dans un halo mouvant. J'allais le remercier de m'avoir convier à ce spectacle, lorsque Jonas s'éloigna de moi. Il se planta au pied de l'arbre, puis le zip de sa braguette troubla le calme ambiant, chassant quelques lucioles au loin. Il se mit à pisser contre le tronc, exhibant sa queue à moitié tendue sans la moindre gêne. Après Hanitra l'autre fois, cela semblait être une coutume locale de satisfaire ses besoins n'importe où et en présence d'autrui. Je ne sais pas ce qui me poussa à le rejoindre, la bière ou la magie des lucioles

qui papillonnaient autour de lui. Tandis qu'il pissait, j'avais l'impression que sa bite était en train de grossir.

A un mètre de lui, je voyais son profil se détacher dans la semi-obscurité, sa chemise orange plus brillante. Il parut pourtant gêné de voir mes yeux qui fixaient sa queue. Il se hâta de finir, la secouant pour les dernières gouttes.

- Pardonnez-moi, j'ai l'air d'un vrai paysan !

Il recula pour se rajuster, sa queue à la main, quand je le pris de vitesse. Emportée par un désir impétueux, je posai ma main sur la sienne. De surprise, ses doigts se détachèrent et j'en profitai pour capturer son érection. Car il bandait ferme, son gland humide de pisse saillant hors de ma paume. Je le serrais pour l'empêcher de s'échapper, indifférent à son embarras. Ses chaussures vernies plantées dans le sol boueux, il retenait son souffle. Les bras le long du corps, il baissait les yeux, sa mine d'étudiant sage stupéfaite par mon audace. Sans un mot, excitée par les lucioles qui bourdonnaient davantage autour de nous, je me penchai sur le bout de sa bite. C'était plus fort que moi, j'avais envie de la goûter. Des mois sans en toucher une, voilà que je craquais au bord d'une rizière, avec un inconnu de surcroît. Sur l'instant, je ne songeai pas que mon geste pouvait compromettre ma mission ici, avant même de l'avoir entamée. Un seul mot de lui à son père et l'O.N.G. pouvait plier bagages.

- Ce n'est pas bien, Madame !

Son bout dur démentait son ton plaintif. Pire, quand je donnai un premier coup de langue dessus, je crus qu'un insecte l'avait piqué. Il battit des bras, éparpillant les lucioles vers la rizière. Il en restait assez pour que je profite de sa queue ferme, à la taille moyenne compensée par un

fort diamètre. Depuis que j'avais vu celle de mon chauffeur en action, cela n'avait cessé de me trotter dans la tête. Pour que Jonas ne réussisse pas à se dégager, je gobais son gland entre mes dents, écrasant ma langue dessus pour le dompter. Ses pieds s'enfonçaient dans le sol, alors qu'il essayait de rester immobile. Indifférent au goût acide de sa bite, je la léchais avec l'application d'une débutante ou d'une gourmande, selon ce qu'on voudra dire de moi. Mes doigts glissèrent jusqu'à ses couilles lisses, et je les comprimai pour qu'il continue de bander. De ce côté, cela allait, je le sentais vibrer contre mes joues tandis que je le suçais avec fougue.

- C'est la première fois... avoua-t-il en chuchotant. Ce n'est pas une coutume malgache !

Et il apprenait vite, le petit salaud ! D'autorité, il appuyait sur ma tête pour que je l'avale bien profond. Il avait dû voir des VCD de films X, compensant son inexpérience par une attitude qu'il voulait virile. Je le laissais faire, continuant ma fellation avec voracité. Le bout de mes seins dardait, mais Jonas n'esquissait aucun geste pour les toucher. Il jetait de fréquents regards vers le chemin, paniqué qu'un invité ou un paysan nous surprenne dans cette situation compromettante. Cela ajoutait à mon excitation de le sentir se tortiller dans ma bouche. Par manque d'expérience ou par frousse, il ne se contrôla pas longtemps. Il éjacula, alors que mes lèvres étaient refermées à la racine de sa bite, mes doigts serrant ses couilles à les écraser. Un jet puissant de foutre brûlant et onctueux que j'avalai jusqu'à la dernière goutte. Je le lâchai à regret, la culotte trempée et la bouche barbouillée. Je réalisai alors que nous étions dans le noir, les lucioles avaient déserté l'arbre.

- Il faut rentrer, il est tard !

Sous ses airs de fils de bonne famille branché, Jonas m'avait l'air bien timoré. En revenant sur nos pas, il marcha devant moi, évitant tout contact, comme si j'étais une impure.

CHAPITRE VI

Le premier village auquel nous rendîmes visite se situait à une dizaine de kilomètres de Vangaindrano. Une colline pellée et quasi désertique offrait un paysage lunaire suite à un récent feu de brousse. Les troncs d'arbres noircis hérissaient la terre grise, où çà et là quelques herbes folles avaient commencé à repousser. A travers les vitres grandes ouvertes du 4x4, la climatisation étant en rade, on pouvait encore sentir l'odeur de bois calciné. J'oubliai sur-le-champ mes pulsions sexuelles de la veille, soudain plongée au coeur de ma mission contre la déforestation par le feu. Le village était bâti à flanc de colline, sur une pente épargnée par les flammes. Quelques rares maisons hautes et étroites, construites en terre jaune séchée et les autres en bois, constituaient le village. Hanitra me confirma qu'il n'y avait ni eau courante, ni électricité. Une plongée dans le temps, où les paysans vivaient essentiellement de leurs lopins de terre gagnés sur les hectares incendiés, avec du maïs, du manioc et des patates douces.

Les enfants en guenilles coururent derrière la voiture. Les femmes en train de piler le riz rouge levèrent la tête de leur mortier, intriguées par notre arrivée. Rado zigzagua pour éviter les porcs noirs qui déambulaient librement et les poules qui divaguaient. Il s'arrêta dans un nuage de latérite devant une maison en dure, celle du chef du village. Hanitra se proposa d'aller se renseigner avant de me présenter. Je descendis de voiture, la regardant entrer pieds nus à l'intérieur. Avec son jean taille basse et son t-shirt au ras du nombril, elle semblait à des années-lumière des paysannes en lamba. Je remarquai néanmoins qu'aujourd'hui elle

portait un soutien-gorge... Elle ressortit presque aussitôt en secouant la tête.

- Le chef est là-haut sur la colline

Il n'était que dix heures du matin, le soleil cognait dur dans un ciel bleu sans nuages. Les paysans ne rentrant la plupart du temps qu'à la tombée de la nuit, il était donc préférable d'aller à leur rencontre dans les champs. Hanitra m'étonna encore en enroulant un lamba autour de sa taille pour masquer son nombril à l'air et son cul. Croisant mon regard, elle sourit :

C'est la coutume, ici toutes les femmes en portent !

Avec mon pantalon plein de poches sur les cuisses et mes chaussures de randonnée, j'espérais ne pas déplaire au chef du village. Rado resta à l'ombre d'une paillote, tandis qu'Hanitra et moi partions vers les champs. La chaleur infernale nous enveloppait, rendant chaque pas pénible. Hanitra m'avait prêté une casquette, mais cela suffisait à peine à me protéger. Après une heure de marche, par des détours sur des chemins à peine débroussaillés, nous trouvâmes enfin le chef, en train de surveiller son troupeau de zébus, des bêtes efflanquées avec leur bosse caractéristique sur la nuque. Il se tenait assis à l'ombre d'un arbre, une bouteille plastique presque vide d'alcool gache. Avec son pardessus sale et en lambeaux, enfilé par-dessus une chemisette malgré la canicule, et son short troué de partout, il avait plutôt l'allure d'un mendiant que d'un vrai chef. Pourtant, ici plus qu'ailleurs, il ne fallait jamais se fier aux apparences.

- Salama ! lança Hanitra en le saluant avec respect.

Notre apparition parut le sortir de sa torpeur. Il se frotta les yeux, comme si la vue d'une femme blanche était un

mirage. A part les bonnes soeurs, il n'avait guère dû en croiser sur ces collines. Hanitra lui expliqua le but de notre visite et lui demanda la permission d'organiser une petite réunion ce soir, après, bien sûr, les travaux des champs. Elle palabra longuement avec lui, car la méfiance se lisait sur ses traits burinés par le soleil. Quand il accepta enfin, c'est tout juste s'il me regarda. Il rabattit son vieux chapeau sur ses yeux plissés et se désintéressa de nous.

- Il est d'accord ! fit Hanitra. Allons-nous-en avant qu'il ne change d'avis.

Elle me fit un résumé de leur conversation tandis qu'on s'éloignait du troupeau. De retour au village, des paysannes nous offrirent à manger, puis on installa le matériel sous la paillote qui servait de point de rencontre pour les gens.

*
* *

Après un long après-midi d'attente, entrecoupé d'une sieste pour Rado et Hanitra, la réunion se déroula mieux que prévu. Une cinquantaine de paysans écoutèrent mes paroles traduites par Hanitra, puis suivirent avec attention les tableaux très scolaires conçus par l'O.N.G. pour proposer des alternatives aux feux de brousse. Après deux heures de conversation parfois houleuse, le chef nous proposa l'hospitalité pour la nuit. Refuser aurait été malpoli, aussi me résignai-je à dormir dans une hutte en bois, au sol en terre battue, partageant une natte avec Hanitra. Rado, lui, préférait dormir à la belle étoile, dans la paillote. A l'extérieur de notre hutte, à l'écart des autres, un chien rongeait un os. En ôtant mon pantalon et mon t-shirt, je découvris la poussière qui s'était insinuée sur ma peau au fil de la journée. J'enlevai aussi mon soutiengorge avec

soulagement, sans me soucier du regard d'Hanitra, déjà en petite culotte.

Une des filles du chef nous avait déposé un grand seau d'eau puisée dans un puits pour notre toilette. Profitant de l'obscurité, nous nous faufilâmes à l'extérieur pour nous asperger à tour de rôle. J'étais trop épuisée par cette première journée sur le terrain pour me formaliser de notre nudité. Et même lorsque Hanitra, pour jouer, me vida le fond du seau sur la tête, je ris avec elle. Ce n'est qu'une fois étendues côte à côte sur la natte que la situation dérapa. Dans l'obscurité troublée par la pleine lune visible à travers le toit au feuillage délabré, je ne pouvais m'empêcher de fixer les petits seins de mon assistante qui dépassaient du lamba qu'elle avait étalé sur son corps pour se prémunir de la fraîcheur nocturne. Par transparence, le buisson de sa chatte dessinait une tache sombre entre ses cuisses. Les yeux grands ouverts, tournés vers l'entrée fermée par un simple panneau de bois, elle avait l'air songeuse. Incapable comme elle de trouver le sommeil, malgré ma fatigue, mon regard errait sur l'intérieur sommaire de la hutte : une marmite, des ustensiles de cuisine en fer blanc et un sac de riz rempli de Dieu sait quoi.

Lorsqu'il y eut des bruits de pas devant la hutte, je vis Hanitra se dresser, en prenant le temps de s'enrouler dans le lamba. Sur mes gardes, je fis de même. Elle entrouvrit la porte et s'écarta pour laisser entrer un homme au dos voûté, habillé des mêmes guenilles que les paysans. Il se déplaçait les bras en avant, et je compris qu'il était aveugle quand il s'agenouilla sur la natte. Il portait une besace autour de son torse malingre.

C'est le marabout du village ! me souffla Hanitra. Il est venu pour toi ! Grâce à ses pouvoirs, tu pourras trouver l'amour !

La colère autant que la stupéfaction m'envahirent. De quoi se mêlait-elle ? Je ne croyais pas à ces balivernes, je n'avais aucune envie de me prêter à ce genre de mascarade. Puis je me souvins de notre nuit lors de l'orage, quand elle m'avait promis qu'elle m'aiderait à trouver l'âme soeur. Décidément, Hanitra avait de la suite dans les idées. Assise, je n'eus pas le temps de protester, car le marabout me prenait les mains dans ses paumes calleuses. De son côté, mon assistante allumait un petit feu de bois à l'entrée de la hutte, bientôt envahie par une épaisse fumée blanche et âcre. Elle aida le marabout à ôter sa besace et à la déposer près de lui. Ses doigts durs bloquaient mes poignets, il reniflait comme un animal mon odeur de Blanche, sans doute spéciale pour ses narines. D'un geste vif, il tira soudain sur mon lamba, dévoilant mes seins nus. J'allais les cacher, puis y renonçai, songeant qu'il ne pouvait les voir.

- Laisse-toi faire ! Oublie tes préjugés de vahaza, et cela marchera ! me dit Hanitra.

Elle se tenait en retrait, aussi concentrée que le marabout. Lorsque ses doigts s'égarèrent sur mes seins, je sentis tout mon corps se raidir. Je frissonnais autant à cause de la fraîcheur que du malaise provoqué par les ongles longs qui me palpaient. L'homme me pinçait les mamelons, il faisait saillir les pointes au repos, tout en hochant la tête. Il murmurait des incantations à voix basse, l'odeur d'étable qui émanait de lui m'incitait davantage à détourner la tête qu'à prendre du plaisir à ces attouchements. Un oeil sur Hanitra, j'espérais juste qu'elle n'était pas en cheville avec lui pour lui offrir mes nichons sur un plateau. Quand il cessa son manège, mes bouts dardaient de manière inexplicable. Une chaleur agréable m'enveloppait, que mon esprit cartésien mit sur le compte des braises. Sans me quitter de

ses yeux vides, il interpella Hanitra, qui me transmit son injonction dans la foulée :

Enlève ta culotte ! C'est obligatoire pour le rite...

Dans ma tête, tout se bousculait. Je voulais mettre dehors ce vieux dégueulasse et me recoucher, mais quelque chose m'empêchait de le faire. Subjuguée, j'ôtai ma culotte en soulevant mon cul de la natte. Sans tâtonner, le marabout me la prit des mains et la porta à son nez épaté. Choquée par un tel geste, je croisai le regard impénétrable de mon assistante. Assise en tailleur, je masquais ma chatte avec une main. L'homme respirait à la manière d'un chien qui flaire, la tête en biais et tous ses traits concentrés. Satisfait, il la lâcha pour fouiller dans sa besace. Il en ressortit une brassée de feuilles sèches et brunes, qu'il jeta dans le feu. Cela fit jaillir des étincelles sur la terre battue, accompagnées d'une odeur d'eucalyptus. Il se mit à la humer avec intensité, tandis que je sentais ma tête s`alourdir, mes yeux se brouiller, sans que je puisse les contrôler. Tout devenait flou autour de moi, la silhouette d'Hanitra semblait danser, celle du marabout devenait mouvante et indistincte. Sa main étrangement déformée plongea à nouveau dans sa besace.

Une coulée de sueur me glaça le dos quand il brandit un bâton d'une vingtaine de centimètres, au bout arrondi comme une matraque. Allait-il me frapper avec pour me dévaliser ? J'étais en plein délire sous l'effet de ces feuilles hallucinogènes. Hanitra m'aida à m'étendre, vestale docile du marabout. Puis elle ouvrit mes cuisses en V sur la natte, ce qui me donnait maintenant l'impression d'être sur un tapis volant. La dernière chose dont je me souvienne avant de basculer dans une folie sexuelle, c'est que le marabout enduisit son bâton d'une mixture poisseuse et épicée. Hallucinée, je ne voyais plus que ce morceau de bois en

train de changer de forme, le bout arrondi se muant en un gland joufflu, le reste en une bite noire et solide. Mes mamelons douloureux étaient gonflés comme jamais, je ruisselais de la tête aux pieds. L'image de l'homme disparut, ce n'était plus qu'une silhouette vague qui arborait cette érection d'ébène, agenouillée entre mes cuisses béantes.

Dès que le gland s'enfonça dans ma fente spongieuse, des picotements irrépressibles se propagèrent jusque dans mon orifice. Le phallus à la fois gluant et dur me pénétrait par saccades, rythmées par des sons étranges émis de nulle part. Je creusais le ventre pour accueillir cette bite au plus profond de moi. Sa dureté se dissipait, je la sentais vibrer à la manière d'une vraie queue. En plein délire, la silhouette de Jonas se confondait maintenant avec celle du marabout ! Au lieu des guenilles de ce dernier, je voyais sa chemise orange, ouverte sur son torse musclé. C'était lui qui me possédait, penché sur moi, coulissant dans mon vagin avec une vigueur stupéfiante. Je souriais béatement, serrant mes seins l'un contre l'autre, pinçant mes tétons en murmurant son prénom. Les yeux grands ouverts, je tendais les mains pour le toucher, mais à chaque tentative il se dérobait.

Une chaleur intense m'enflammait la chatte, je mouillais tant que j'avais l'impression de fondre. Cela dura jusqu'à ce qu'un terrible orgasme me secoue sur la natte. Le phallus reprit sa rigidité de simple bâton, je l'expulsai de mon orifice dilaté comme une bouche grande ouverte, avant de m'évanouir. Lorsque je repris connaissance, j'étais seule dans la hutte, la lumière du jour rendait encore plus misérable l'intérieur. Seules traces visibles de ce qui s'était passé, j'avais l'intérieur des cuisses rouges, mes lèvres écrasées par le frottement du bâton étaient boursouflées. Je regardais le tas de braises mortes et les quelques feuilles du marabout qui n'avaient pas brûlé, preuve que la cérémonie

n'était pas un rêve. Hanitra passa la tête à l'intérieur, tout sourire.

- Allez, debout ! Une bonne soupe de riz te fera le plus grand bien !

Son tutoiement joyeux me mit aussitôt sur mes gardes, et son sourire malicieux ne fit qu'ajouter à ma confusion.

- Tu as prononcé le nom de l'heureux élu de ton coeur, tu t'en souviens ?

Je fis non de la tête, préférant oublier ce qui s'était passé. Je m'enroulai dans le lamba et me levai, la bouche pâteuse comme après une cuite. Une fois dehors, la lumière du jour m'éblouit. Je me masquai les yeux avec une main en visière sur le front, tandis que j'emboîtais le pas à Hanitra vers une hutte où des femmes nous attendaient pour le petit déjeuner. En chemin, j'aperçus la silhouette trébuchante du marabout qui se déplaçait, la main sur l'épaule d'un gamin en guise de canne.

CHAPITRE VII

De retour à Vangaindrano, j'appelai Jérôme pour l'informer de mon premier contact sur le terrain. Il me donna quelques conseils et me promit de venir me voir le mois prochain. Notre seconde visite étant programmée pour le surlendemain, je profitai de mon temps libre pour poursuivre l'aménagement intérieur de la maison, fixant des étagères, réparant les fenêtres qui laissaient entrer la pluie. Rado s'éclipsa après avoir garé le 4x4 à l'ombre d'un jacaranda, sans doute à la buvette de Dorine. Son contrat ne l'obligeant pas à rester à l'O.N.G., il pouvait picoler à son aise. Le matin, j'accompagnais la cuisinière au marché, heureuse de me mêler à la population. On achetait beaucoup de poissons pêchés dans les rivières de la région, tandis que de nombreux paysans venaient spontanément nous offrir des poulets en échange de quelques stylos ou cahiers.

Le dimanche matin, quand j'ouvris la fenêtre de ma chambre, je remarquai des fillettes en robe rose et blanche, souliers noirs vernis, et leurs mères, en robe noire ou bleue, au col fermé, une ombrelle à la main, qui cheminaient entre les rizières. Les garçons arboraient des petits costumes propres, les hommes endimanchés portaient leur plus beau chapeau, une bible sous le bras. La cuisinière m'informa qu'Hanitra était déjà partie à la principale église, bâtie sur les hauteurs de la bourgade. N'étant pas croyante, je décidai néanmoins d'aller assister à la messe pour voir comment cela se passait. J'enfilai la seule robe de cocktail assez sobre que j'avais emportée avec moi, puis astiquai mes chaussures. Une fois dehors, je suivis la procession des paroissiens jusqu'à l'église au toit de tôle, rouillé par les

intempéries. Un immense bâtiment de pierre tout en longueur, avec une nef imposante et des vitraux magnifiques.

Un choeur d'enfants ponctuait le sermon du curé, accompagné par un organiste. Tous les gens chantaient, tapaient dans leurs mains, un véritable show à l'africaine. Au bout d'une heure, étouffant dans la nef surpeuplée, je m'éclipsai. Dehors, quelques hommes fumaient. Sur le parking, j'aperçus un 4x4 que je reconnus de suite : celui de Jonas. Comme une midinette, mon pouls s'accéléra quand je la dépassai. J'accélérai, de peur qu'il ne surgisse. J'avais honte d'avoir eu envie de lui lors de la cérémonie du marabout, même si je ne croyais pas à la magie. Je déambulai autour du marché, désert pour cause de messe. N'ayant plus de cigarettes, je m'approchai d'une épicerie tenue par une grosse Chinoise, comme beaucoup de commerces à Madagascar. Un de ses grouillots malgaches me tendit un paquet, puis je repris ma route. Je décidai de rentrer par un chemin sablonneux, qui longeait plusieurs écoles primaires et me ramenait ensuite chez moi à travers les rizières. C'est en dépassant un garage envahi par des piles de pneus usagés que j'aperçus Rado entrer dans une gargote avec une robe emballée dans un plastique, comme chez le teinturier.

Ma curiosité augmenta d'un cran quand je le vis jeter un coup d'oeil alentour avant de disparaître à l'intérieur. Je traversai le chemin et poussai le rideau de perles à l'entrée. Un gamin avachi derrière le comptoir regardait un vieux poste de télé fixé au plafond. Trois tables bancales et des chaises en bois occupaient la salle. Aux murs, un calendrier avec des stars de Bollywood était accroché aux côtés d'un panneau publicitaire en émail représentant les têtes de chevaux de la bière THB. Surpris par l'intrusion d'une vahaza dans cette gargote, le gamin voulut appeler du

renfort, mais je le fis taire en mettant un doigt en travers de ma bouche. Des piétinements dans l'arrière-salle attirèrent mon attention. J'avançai dans un couloir à la peinture décollée et m'arrêtai devant une porte ouverte. Dans la pièce, je reconnus Dorine, la matrone que mon chauffeur tringlait l'autre fois dans sa buvette. Rado avait déballé la robe, un modèle comme en portaient les petites filles pour aller à la messe : crinoline rose, les manches et le col en dentelle vichy, le tout faisant songer à un déguisement pour poupée Barbie.

Dorine se chargea ensuite d'habiller quelqu'un dont je ne pouvais voir que les pieds nus, derrière un paravent. Là, j'eus un choc en découvrant la blancheur des pieds. Se pouvait-il qu'il y ait une femme européenne dans cette pièce ? Et, dans ce cas, pourquoi lui enfilaiton cette robe ridicule ? Je mourais d'envie de me dévoiler, mais j'avais peur de tout gâcher. J'attendis donc, tapie dans l'ombre. Cela ne prit pas longtemps, la mystérieuse femme passa dans une autre pièce, escortée par le couple, sans que je puisse en voir davantage. Après un coup d'oeil derrière moi, au cas où le gamin m'aurait suivie, je décidai d'en avoir le coeur net. L'orgue de l'église toute proche résonnait jusqu'ici, l'odeur de charbon de bois brûlant dans une cour s'infiltrait dans la maison. J'arrivai dans une pièce aux fenêtres fermées, calfeutrée par des rideaux en plastique, pour éviter toute lumière du jour, et éclairée par des bougies posées sur une estrade improvisée faite de planches en équilibre sur des parpaings.

Assis à des tables carrées, une douzaine d'hommes sirotaient du whisky Wilson, une marque locale. La fumée de cigarettes se mêlait à l'odeur de la cire en train de fondre. Posé sur un tabouret, un radiocassette jouait en sourdine de la musique d'Abba. J'eus la très nette impression d'être dans un cabaret clandestin, comme à l'époque de la prohibition

aux Etats-Unis. Les conversations à voix basse, la pièce protégée des éventuels curieux à l'extérieur, tout donnait à penser qu'il se passait quelque chose de louche. Profitant de l'obscurité, je me glissai dans le fond, masquée par une pile de sacs de riz. Rado grimpa soudain sur l'estrade, et parla doucement en malgache. Il se retira après quelques mots, puis la mystérieuse créature dont je n'avais vu que les pieds nus fit son apparition, poussée par Dorine. De ma place, mon impression se confirma ; c'était bien une jeune fille blanche, même si son visage était maquillée de façon outrancière : rouge épais sur des lèvres charnues, fard mauve sur les pommettes, khôl noir qui soulignait de grands yeux.

Les poignets à la chair pâle, les chevilles ornées de socquettes blanches et une perruque blonde sur la tête, la jeune fille se tenait debout face aux hommes qui se turent. Elle les fixa avec aplomb, clignant de l'oeil pour les aguicher, pliant un genou pour une courbette. Sa robe rose brillait à la lueur des bougies, ses souliers aussi. Ajustant sa perruque qui menaçait de glisser sur un côté, elle se mit à danser au rythme de la musique d'Abba. Elle avait dû regarder les clips en boucle car ses pas étaient calqués dessus à la note près, malgré ses talons qui la déséquilibraient. A un moment, elle souleva le bas de sa robe, révélant une chatte rose et rasée, aux lèvres épaisses et pendantes, comme celles d'une négresse. Si ce détail m'intrigua sur l'instant, j'étais trop estomaquée pour y prêter attention. Elle recommença, cette fois plus longtemps. Debout au bord de l'estrade, elle leva sa robe au-dessus de son nombril orné d'une pierre mauve en toc, puis pivota pour exhiber son cul, très cambré pour une Blanche. Pourtant il ne paraissait y avoir aucun trucage, on n'avait pas maquillé son corps pour le blanchir et créer une illusion.

Toujours penchée en avant, elle écarta ses fesses à deux mains, jusqu'à dévoiler les contours de son anus d'un rose plus foncé, presque mauve. Un slow emplit la salle, juste au moment où la fille se retournait pour rabattre sa robe et la faire rouler sur ses épaules. Elle ne portait pas de soutien-gorge, et quand elle dénuda ses mamelles tombantes, deux gros seins très pâles mais aux tétines rose vif, il y eut un murmure approbateur autour des tables. Cela augmenta quand elle détacha un à un les boutons qui fermaient la robe dans son dos, la laissant ensuite tomber à ses pieds. Ne gardant que ses souliers vernis, elle descendit de l'estrade, nue. Dès la première table, occupée par deux hommes aux costumes anciens mais propres, les mains se tendirent pour toucher son cul. Ce devait être le point culminant du spectacle, permettre à ces Malgaches de pouvoir toucher une femme vahaza, chose impossible d'ordinaire. Jouant le jeu, la jeune femme se collait contre eux, se frottait à leurs genoux, se penchait pour secouer ses nichons qui oscillaient avec mollesse.

De ma cachette, j'étais moi aussi excitée par les formes rondes de cette Blanche, loin des canons esthétiques de la maigreur en vogue en Europe. A la table suivante, un homme s'enhardit à lui glisser une main entre les cuisses. Elle réprima un sourire en mettant la main devant la bouche, tandis qu'un autre lui tendait un verre de Wilson. Avec une mine vicieuse, elle le but cul sec, faisant claquer sa langue et rotant dans la foulée, ce qui amusa la galerie. Sa décontraction poussa les hommes à des gestes plus obscènes. Certains enfon çaient leur index dans sa chatte, d'autres se levaient pour embrasser ses nichons ou donner un coup de langue sur les bouts. Dans un coin de l'estrade, Rado veillait au grain, prêt à intervenir au cas où les choses dégénéreraient. Une fois le tour des tables achevé, la femme fit demi-tour en tortillant du cul. Elle s'arrêta à deux pas de l'estrade, une main sur le ventre.

Elle grimaça en sautillant, faisant comprendre qu'elle avait envie de pisser. On aurait entendu une mouche voler quand Dorine posa une bassine plastique à ses pieds, avant de retourner dans la pénombre. La femme fit durer le suspense en se trémoussant, prétexte à secouer davantage ses nichons. Puis elle s'accroupit au-dessus de la bassine, cuisses grandes ouvertes, les mains sur les hanches. Sa chatte béante face au public, elle eut le temps d'attendre que les hommes quittent leurs chaises pour s'agglutiner en arc de cercle devant elle. Lorsqu'elle ferma enfin les yeux pour se concentrer, la musique s'arrêta. Rado ne bougea pas pour changer de cassette, ses yeux rivés sur le cul de sa protégée. Les hommes me masquaient la vue, il fallut que je me déplace et me baisse pour apercevoir le jet de pisse qui gicla dans la bassine avec la force d'un robinet. Elle avait dû boire un litre d'eau avant sa performance, car c'était une vraie fontaine.

Sa vessie vidée, elle s'ébroua en faisant mine de se redresser, mais plusieurs mains avec des mouchoirs s'empressèrent de lui essuyer la chatte. Cela faisait aussi partie du show. Je ne voyais plus rien, hormis ces bras enchevêtrés qui se disputaient l'honneur de la tripoter. Dorine apparut de nouveau et claqua des mains pour signifier la fin de l'intermède. La jeune femme recula jusqu'à l'estrade et s'assit au bord, les cuisses écartées. Chose curieuse, les hommes firent la queue devant elle pour ce qui devait être le clou de la fête. Le premier à se présenter sortit sa bite d'une main fébrile. La femme se pencha pour la lui prendre et le branla sans un mot. En quelques secondes, ce fut terminé, il éjacula sur la chatte offerte devant lui, tandis qu'elle continuait à le secouer. Déjà le second le bousculait pour prendre sa place, affichant une érection plus dure. Les doigts pleins de foutre, la femme s'occupa de lui avec la même fougue. Profitant de la cohue, je choisis de m'éclipser avant d'être démasquée. Prise d'une

intuition, je trouvai une porte donnant sur une cour déserte, à l'arrière de la maison. Au loin, les cloches carillonnaient, marquant la fin de la messe.

Je me trouvai une planque derrière un arbre, puis attendis en espérant que personne ne me voie. Un quart d'heure plus tard, un tireur de pousse-pousse s'arrêta près de la cour. Le coeur battant, je sus que je ne m'étais pas trompée. Effectivement, quelques minutes s'écoulèrent encore, puis Dorine jeta un coup d'oeil dans la cour et vers le chemin. Il n'y avait personne à part le tireur, et moi derrière mon tronc. Elle poussa la femme blanche dehors avant de refermer la porte en hâte. Celle que j'avais prise pour une vahaza, comme tous les hommes, s'était changée en paysanne, avec son lamba autour du corps qui masquait mal ses formes généreuses. Débarrassée de la perruque blonde et des tartines de maquillage, je compris pourquoi son corps de négresse m'avait autant intriguée : ce n'était pas une femme blanche, mais une albinos ! En la voyant grimper sur le pousse-pousse, je réprimai un rire en songeant à l'arnaque de Rado et Dorine, qui exhibaient cette prétendue femme blanche à des Malgaches et les trompaient en beauté. D'ordinaire, aucun d'entre eux n'aurait bandé pour une pareille créature, encore moins ne se serait laissé branler par elle.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, on reprenait la route pour un village à vingt kilomètres de Vangaindrano. Rado prit le volant avec une mine de déterré, sans doute après avoir dilapidé ses gains de la veille en alcool. Quant à Hanitra, elle chantonnait à l'arrière du 4x4 en écoutant de la musique sur son lecteur MP3. Après quelques kilomètres, il fallait quitter la nationale puis bifurquer dans un chemin de terre labouré par les roues des carrioles tirées par des zébus. En atteignant une clairière, une forte odeur de brûlé nous saisit les narines. Rado franchit un pont en bois au-dessus d'un cours d'eau à sec et, dès le virage suivant, un voile de fumée obscurcit soudain la vue devant nous. Le feu qui ravageait le bas d'une colline était en train de passer de l'autre côté du chemin. Paniquée, je hurlai à Rado d'accélérer pour franchir le rideau de fumée qui nous enveloppait, accompagné d'une chaleur telle qu'on avait l'impression que le 4x4 allait s'enflammer. Il obéit, crispé sur le volant, tandis que je cherchais désespérément à remonter la vitre de mon côté, bloquée en position ouverte.

En franchissant l'épaisse fumée noire, une boule de suie traversa le véhicule et laissa sur nos vêtements une odeur de feu âcre. Alors que Rado s'arrêtait pour constater d'éventuels dégâts sur le châssis, j'aperçus à cent mètres de là un paysan avec un bidon d'essence, dont il répandait le contenu pour accélérer le feu sur la partie encore intacte de la végétation. Mon sang ne fit qu'un tour. Oubliant toute prudence, je sautai du 4x4 et courus à sa rencontre, toussant à cause de la fumée qui me piquait la gorge. En me voyant me ruer vers lui, l'homme ne me jeta qu'un regard distrait, occupé à asperger le reste du carburant sur

les herbes sèches. J'étais sur lui quand il craqua une allumette et la jeta par terre. Les brindilles s'enflammèrent sur-le-champ, dévorant le carburant pas encore bu par la terre. De rage, je donnai un coup de pied dans le bidon en plastique et insultai le paysan qui puait le charbon de bois. Ce n'est que lorsque je le vis se pencher pour attraper une machette plantée dans le sol à ses pieds que je compris mon erreur.

- Attention ! hurla Hanitra, venue à la rescousse.

Il était trop tard, le paysan enfonçait l'extrémité métallique sur mon t-shirt, m'obligeant à reculer du fossé léché par les premières flammes. Je savais qu'au moindre faux mouvement de ma part, la machette pouvait me transpercer le ventre. Aidée de Rado, Hanitra essaya de le calmer en malgache, mais l'homme ne se laissait pas impressionner par ma présence, ni par le fait qu'une O.N.G. veuille l'empêcher de brûler des terres afin de les cultiver. Tout en continuant à me tenir en joue, il me poussa sur le chemin, en direction de son village. Je n'avais d'autre choix que de le suivre, surtout que d'autres hommes surgissaient à notre rencontre, alertés par les éclats de voix. Morte de trouille, j'entendis à peine les mots de mon assistante qui appelait à l'aide sur mon portable.

- Il veut juste parler avec vous ! lança le chauffeur pour me rassurer. Ne vous inquiétez pas, il ne vous fera aucun mal.

Une fois hors de leur vue, le paysan rengaina sa machette comme s'il ne s'était rien passé. J'aurais pu faire demi-tour et détaler, mais cela aurait été un aveu de faiblesse. Les autres me tendirent une bouteille d'eau en signe de paix, que j'acceptai avec gratitude. Mais en fait d'eau, il s'agissait d'un rhum artisanal, un tord-boyaux pire que l'alcool gache.

En atteignant le village avec ses huttes en bois, je ruisselais de partout, mon t-shirt était bon à essorer. Le chef, qui s'avérait être celui qui avait mis le feu sous mes yeux, m'invita à manger chez lui, en compagnie des hommes nous ayant escortés. Une de ses filles, qui parlait un peu le français, se chargea de la traduction, accroupie près de moi durant le repas à base de riz rouge et de quelques légumes cuits dans l'huile. Le chef m'expliqua qu'il avait besoin de ces nouvelles terres pour y semer des patates douces et que le feu était le seul moyen d'obtenir des champs rapidement. Avec patience, j'essayai de les convaincre tous de changer de méthode car, pour un hectare nécessaire, ils en brûlaient vingt.

Je compris ce jour-là que ma mission ne serait pas une promenade de santé, tant la culture sur brûlis était ancrée dans les mentalités. Après le repas, les hommes repartirent aux champs, m'abandonnant avec la fille du chef, qui me fit faire le tour du village. Le soleil était à son zénith, seuls les poulets traînaient dehors. Les vieilles femmes qui papotaient à l'ombre en tressant des paniers m'épiaient, curieuses comme des pies. Dans une des huttes ouvertes, je remarquai une jeune fille assise en tailleur sur une natte, ses seins lourds à l'air. Penché sur elle, un homme entre deux âges, en short et torse nu, était en train d'écrire quelque chose dessus. Devant ma curiosité, la fille du chef héla celuici, qui se leva pour m'accueillir.

Salam, Madame !

Je répondis à son salut, ragaillardie après l'incident de ce matin. En fait de dessin, il était en train de tatouer la jeune fille, avec des motifs ressemblant à des perles, disposés en étoile autour de ses aréoles. Avec du maté riel rudimentaire, une aiguille fixée à un manche en bois et de l'encre artisanale, il achevait la dernière étoile sur le sein gauche.

Le geste précis, il enfonçait l'aiguille par à-coups, tandis que la jeune fille souriait, un peu crispée mais sans plus. Des gouttelettes de sang suintaient, épongées par un morceau de tissu enduit d'alcool. J'observai la fin du tatouage, fascinée par les mamelons qui dardaient sous l'effet des piqûres répétées. La jeune fille se leva et prit congé, enroulant son lamba autour des seins sans remettre de soutien-gorge, pour favoriser la cicatrisation. Le tatoueur se tourna alors vers moi, avec un sourire édenté. Il parla à la fille du chef, qui me traduisit ses paroles :

- Il veut vous offrir un tatouage ! Il ne l'a jamais fait sur une vahaza, ce sera bon pour son prestige !

Il y a longtemps que l'idée d'un petit tatouage au creux des reins ou à l'épaule me tentait, mais je n'avais jamais osé franchir le pas. L'occasion faisant le larron, comme on dit, j'acceptai malgré une hésitation face au matériel sommaire. Je fus rassurée en le voyant remplacer l'aiguille, puis frotter la nouvelle avec de l'alcool. Il changea aussi d'encre, en choisit une bleutée mieux adaptée à ma peau blanche, puis me demanda le motif que je désirais et à quel endroit. Il traça quelques modèles sur la terre avec son doigt, et j'optai pour un motif tribal, une sorte de soleil stylisé au bas du dos. La fille du chef me laissa entre ses mains et promit de revenir me chercher plus tard. Je baissai mon pantalon sur mes cuisses et lui tournai le dos, agenouillée devant lui, mon cul reposant sur les talons. Je fus un brin gênée quand je sentis ses doigts durs tâter ma peau au-dessus de mes fesses. Davantage encore lorsqu'il baissa un peu mon slip pour être à l'aise et éviter que le sang ne le tache.

Ses ongles effleuraient ma cambrure, repérant l'endroit où il allait me tatouer. Je frissonnais autant de ses attouchements que d'une soudaine appréhension. Déjà que

je n'étais pas très fière quand on me vaccinait ! Mais là, j'étais volontaire. D'une tape sur la fesse, il me fit comprendre qu'il commençait la séance. Les yeux tournés vers la lumière aveuglante du jour, je serrai les dents, anticipant la morsure. Il pinça ma peau pour l'assouplir, puis enfonça l'aiguille d'un geste sûr. Je tressaillis sur le coup, mais pas plus que ça. La suite se déroula à un rythme soutenu, j'étais bercée par le vaet-vient de l'aiguille et le contact du tissu essuyant le léger saignement. Sa besogne achevée, j'avais perdu la notion du temps, la tête dans les nuages. Hanitra n'était toujours pas là, la pluie qui s'était mise à tomber brusquement, le soleil de plomb remplacé par des nuages noirs, tout cela créait une atmosphère hors du temps. Cela explique peut-être pourquoi je ne réagis pas lorsque le tatoueur, après avoir appliqué un linge humide au creux de mes reins, s'accroupit derrière moi.

Il baissa davantage mon slip, sans raison aucune, si ce n'est de mater mon cul. Je décollai alors mes fesses, calées sur mes talons depuis le début de la séance. Complice, je ne protestai pas quand il le tira sur mes cuisses. Une douleur lancinante commençait à se répandre dans la région du coccyx, comme si la chair se réveillait après avoir été anesthésiée par l'alcool. Fixant les trombes d'eau qui ruisselaient sur les huttes et charriaient de la terre rouge, je me soulevai pour qu'il glisse ses larges mains sous mon cul. Le contact de ses doigts s'enfonçant dans mes globes contrastait avec les piqûres de l'aiguille. Il me pelotait en douceur, explorant les abords de ma raie, l'écartant bien pour découvrir sa profondeur. Ses pouces frottaient ma peau de part et d'autre du tatouage, apaisant les picotements, tandis que ses doigts me caressaient le cul.

A genoux devant lui, je tanguais de plaisir, sentant les effets désagréables se dissiper et se muer en un autre plaisir, tout aussi lancinant. L'odeur de charbon de bois dans

la hutte sombre se mêlait à celle de l'alcool, l'odeur de brûlé qui imprégnait mon t-shirt ressortait aussi. Toutes mes sensations semblaient décuplées et, dès qu'il pressa son bassin contre mon cul, je sentis son érection à travers son short. Elle avait la solidité d'un pieu, et l'image du phallus utilisé par le marabout se superposa au sien. Il le sortit par la braguette et en tapota le bout sur mes fesses. A cet instant-là, je basculai à quatre pattes, les jambes ankylosées après la longue séance de tatouage. Je me cambrai à la manière d'une négresse, autant pour éviter qu'il n'effleure le dessin ornant mes reins que pour lui offrir la vision de ma chatte de Blanche. Aujourd'hui était son jour de chance, l'homme allait faire coup double en tatouant une vahaza et en la niquant ! L'incendie de la colline était bien loin de mes préoccupations.

Avec une rudesse naturelle, il empoigna mes hanches et écarta mes cuisses avec son genou. J'étais à sa disposition, les yeux perdus vers les huttes fantomatiques sous l'orage. L'homme fouilla ma chatte avec ses doigts, les écrasant sur mes lèvres, son pouce traînant sur le clitoris aussi dur que mes mamelons. A croire que l'aiguille avait exacerbé tous mes nerfs et réveillé mes pulsions sexuelles. En plus de transpirer en abondance, je mouillais entre ses doigts. Je surpris ses reniflements tandis qu'il portait sa main souillée à son nez épaté. Comme pour ma raie tout à l'heure, il poursuivit l'exploration de ma chatte en glissant l'index dans ma fente juteuse, jusque dans mon orifice. Il l'y planta d'un seul coup en entier, et je ressentis une piqûre aussi intense que celle procurée par l'aiguille. Mais cela n'était rien comparé à son dard, quand il me pénétra sans autres préliminaires.

Lorsqu'il enfonça sa bite à fond, mes genoux décollèrent de la natte, mes bras fléchirent et mes seins tapèrent le sol. Il me tenait solidement contre lui, évitant toutefois

d'appuyer son pubis contre le tatouage qui boursouflait ma peau. Avec la même rudesse dont avait fait preuve mon chauffeur dans la buvette, il me pilonna sans répit, jusqu'à éjaculer dans ma chatte. Cela avait duré à peine une minute, mais j'étais lessivée, ivre de plaisir sans avoir eu le temps de jouir. Je me retournai vers lui, alors qu'il se tenait à genoux, sa bite au gland encore turgescent dressée devant lui. Avant qu'il ne la range, je la capturai pour le branler, excitée par sa dureté, bien qu'elle ne fût pas aussi grosse que je le croyais. Dérouté par mon initiative, il me laissa faire. Rassurée que son érection ne faiblisse pas, je penchai ma tête et léchai le bout dur, tout luisant de foutre et de mon jus. Comme Jonas sous l'arbre aux lucioles, ce devait être la première fois qu'une femme le suçait.

Ses doigts fichés par terre, l'homme ne bougeait pas, grognant tandis que ma langue s'enroulait autour de sa queue. Je lui tenais les couilles aussi, dosant la pression dessus d'une main experte. Face à lui, j'oubliais maintenant le tatouage, et je me serais volontiers empalée sur lui si le bruit d'un moteur de voiture n'avait attiré mon attention. D'un coup d'oeil dehors, j'aperçus le 4x4 suivi d'un autre véhicule qui déboulait dans le village. Je le recrachai avec regret et remontai mon slip en hâte. Lui rengaina son érection et se releva, par peur sans doute d'être pris en flagrant délit avec une femme blanche. Je m'essuyai la bouche d'un revers de la main et attendis mes « sauveurs » avec une frustration désagréable entre les cuisses.

CHAPITRE IX

Après mes deux premières expériences sur le terrain, je décidai de marquer une pause et de préparer en amont les prochaines missions en envoyant d'abord un émissaire. Le maire de Vangaindrano, qui avait dépêché son premier adjoint et deux policiers à ma rescousse, m'expliqua qu'ici les gens étaient très fiers, et qu'il faudrait beaucoup de diplomatie pour faire évoluer les mentalités. Malgré l'incident, pas si grave en réalité, j'étais contente. J'avais pu discuter avec le chef du village et les paysans, mais j'étais convaincue qu'une fois l'orage passé et la terre de nouveau sèche, ils remettraient le feu à la colline. Tout l'enjeu consistait désormais à mieux le contrôler pour ne pas saccager inutilement des hectares. Avec l'aide d'Hanitra et de Jérôme au téléphone, on mit au point une nouvelle stratégie qui devait aplanir les différences culturelles.

Quelques jours plus tard, alors que je déambulais seule sur le marché pour y acheter quelques produits de toilette, j'aperçus le 4x4 de Jonas garé devant l'épicerie de la grosse Chinoise. Rassemblant mon courage, j'entrai à l'intérieur. J'eus la surprise de le voir en compagnie de deux jeunes femmes blanches, en short et godillots de marche, des routardes égarées dans le SudEst malgache peu ouvert au tourisme. Quand il m'aperçut, Jonas s'approcha pour m'embrasser à la française, quatre bises au lieu de trois ici.

Mon père m'a raconté votre kidnapping ! La prochaine fois, je suis prêt à payer la rançon !

Avec sa chemise hawaïenne rouge vif et son bermuda à fleurs, son côté adolescent attardé ressortait davantage. Qu'est-ce qui m'avait pris de le sucer l'autre fois ? Je chassai

cette pensée de mon esprit et l'écoutai me présenter ses clientes anglaises, qui allaient séjourner deux jours dans un de ses bungalows, à la sortie de la ville. Il organisait un dîner ce soir-là en leur honneur et m'invita à y participer. J'acceptai avec un peu trop d'empressement à mon goût et m'en allai sans même saluer la patronne. Le reste de la journée, je le passai à organiser un déplacement près de Farafangana. Vers dix-neuf heures, je passai acheter une bouteille de Djama noir, du rhum brun malgache. Avec ma lampe de poche, je trouvai le chemin des bungalows au bord du canal qui longeait la ville. Il s'agissait en fait de paillotes d'aspect rustique, alignées sur un terrain herbeux, avec sanitaires et douches communes. Un grand feu de bois éclairait l'ensemble.

Les deux Anglaises sortirent du bungalow qu'elles partageaient, les cheveux mouillés et le t-shirt humide collant à leurs gros seins nus dessous. Un brin rondouillettes, blondes, le teint encore pâle qui indiquait qu'elles n'étaient pas à Madagascar depuis longtemps, elles affichaient de nombreux piercings aux arcades sourcilières et au nez, ainsi qu'au nombril. J'appris que Cameron et Shelley étaient soeurs, originaires du quartier de Notting Hill à Londres, et qu'elles comptaient descendre en taxi bé, le taxi brousse, jusqu'à Fort Dauphin, tout au sud-est du pays. Dix-huit et dix-neuf ans. Elles avaient quitté très tôt le lycée pour se consacrer au voyage. Après avoir échangé nos impressions au coin du feu en liquidant chacune deux grandes bouteilles de THB, nous étions copines. J'aimais leur naturel et leur absence de préjugés, loin des vahazas qui arrivaient ici en terrain conquis. Un Malgache préparait des bro chettes de zébu au charbon de bois en attendant l'arrivée de Jonas.

Je débouchai la bouteille de rhum, à la grande joie des deux soeurs qui ne crachaient pas dessus. Une heure plus

tard, Jonas débarquait d'un canot à moteur éclairé par une lampe à pétrole. Il revenait de la plantation de café appartenant à son père, située de l'autre côté du canal. Il s'excusa pour son retard et annonça qu'il allait prendre une douche en ôtant sa chemise hawaïenne. Je surpris le regard intéressé de Cameron à la vue de son torse musclé, et j'en éprouvai une inexplicable jalousie qui s'accrut quand elle le suivit, sous prétexte d'aller pisser. Restée seule avec Shelley, je sifflai un verre de rhum cul sec, histoire de me calmer les nerfs. Lorsqu'ils revinrent bras dessus bras dessous, Jonas avait gardé son short et enfilé un simple t-shirt blanc qui faisait ressortir son teint caramel. Le dîner se déroula dans la bonne humeur jusque tard dans la soirée, jusqu'à ce que Jonas sorte une bouteille de rhum artisanal, deux fois plus fort que le mien.

Le cuisinier apporta un radiocassette et Jonas mit du zouk à tue-tête. Il rajouta du bois dans le feu et nous invita à danser autour des flammes qui nous faisaient ruisseler de sueur dans la nuit moite. Cameron se leva la première et ôta son t-shirt, exhibant ses gros nichons mous veinés de bleu, avec des anneaux fins qui perçaient leurs tétons. Elle se colla contre Jonas et se laissa entraîner par lui au rythme chaloupé du zouk. Les mains sur ses fesses généreuses, il frottait son bassin contre son short tout en me regardant par-dessus son épaule. De voir les seins s'écraser sur son torse réveillait ma jalousie stupide, tandis que Shelley, éméchée plus vite que sa soeur par le rhum, contemplait les étoiles dans le ciel, un air mystique sur sa figure. Par défi, je lui pris la main et la forçai à se joindre à eux. J'enlevai moi aussi mon t-shirt et la poussai à faire de même. Shelley me suivit avec une docilité bovine, secouant ses mamelles non percées mais ornées chacune d'un petit papillon. Je la pris par les hanches et plaquai mes seins sur les siens.

- Bravo, les filles ! fit Jonas. La nuit va être longue !

Le contact à la fois mou et moite des seins de Shelley contre les miens me fit transpirer davantage. Elle sentait le patchouli et son haleine imprégnée de rhum me poussa à l'embrasser en penchant la tête pour regarder Jonas. Chose curieuse, Shelley répondit à mon invitation avec une fougue surprenante. De sentir ma langue forcer ses lèvres parut la sortir de sa torpeur, à croire qu'elle n'attendait que cela. Je sentis ses mains s'enfoncer dans les poches arrière de mon jean après avoir tâtonné sur mon cul. Dans la pénombre, le cuisinier et une servante nous observaient de loin, à l'entrée de l'établissement. Ils fumaient en épiant ces Blanches bien trop délurées à leurs yeux. Notre baiser mouillé se prolongea jusqu'à l'étouffement. De son côté, Cameron tripotait la braguette de Jonas sans vergogne. Ils se trémoussaient l'un contre l'autre sur place, leurs pieds bougeant à peine du sol. Les craquements du bois dévoré par les flammes me rappelaient les collines en feu, mais ce soir-là, j'avais autre chose en tête. Shelley se pencha pour enfouir sa figure entre mes seins.

Àu même moment, sa soeur sortait la queue de Jonas à travers sa braguette ouverte. Il bandait ferme, cette fois je n'avais pas besoin de lucioles pour m'en rendre compte. Tout en tortillant du cul, elle s'inclina au-dessus de son gland nu et frotta son nez dessus.

- Ma soeur est dégoûtante ! me souffla à l'oreille Shelley. Elle n'a encore jamais sucé un Blanc !

Elle m'expliqua qu'à Notting Hill, le quartier était en majorité occupé par des Jamaïquains et qu'elles fréquentaient les clubs de reggae avec assiduité le week-end.

- Moi, je préfère les filles ! Et toi ?

De l'avoir entraînée dans cette sarabande lui donnait sans doute à penser que je partageais son penchant pour la gent féminine. Prise au piège malgré moi, excitée par la mollesse de ses nichons, je répondis en me cambrant davantage, allant au-devant de sa langue percée d'un bijou en forme de perle argentée qui cherchait mes mamelons. La froideur du métal avec sa langue tiède n'était pas désagréable, et je sentis mes pointes darder sur-le-champ. Elle savait y faire, titillant mes bouts avec le dessous pointu du bijou et les écrasant avec la perle. Trop saoule pour rester debout, elle m'entraîna dans sa chute près du bûcher. Je tombai sur le ventre, ce qui lui permit de découvrir mon tatouage en cours de cicatrisation au creux de mes reins. Je ne bougeai pas quand elle promena sa langue sur la peau à peine boursouflée. Je ruisselais de partout à cause de la chaleur infernale et de l'alcool qui bouillonnait dans mes veines. Glissant la main entre mes cuisses, Shelley défit les trois boutons de ma braguette, puis tira sur mon jean pour le retirer.

En face de nous, Jonas s'était assis en tailleur, tournant le dos au feu, sa bouteille à la main. A quatre pattes devant lui, Cameron le suçait sans vergogne. J'en étais malade de la voir se démener à grand renfort de claquements de langue et de grognements. A un moment, elle recracha la bite imprégnée de salive et l'emprisonna entre ses nichons mous. Elle les serra l'un contre l'autre pour l'écraser, Jonas s'affalant en arrière sous son poids. En appui sur les coudes, il se laissait torturer sans cesser de me lancer des oeillades. J'en arrivais à croire qu'il m'avait menti l'autre soir, en prétendant que la fellation n'était pas une coutume malgache. A moins qu'il n'ait vite appris la leçon... De son côté, Shelley, qui avait réussi à ôter mon slip en même temps que mon jean, était maintenant en train de me bouffer le cul. Son nez planté dans ma raie, elle l'écartait

pour mieux lécher les replis de mon anus. Ses doigts entre mes cuisses, elle me fouillait aussi la chatte.

Retourne-toi !

Le ton de Shelley n'admettait pas de réplique. Je basculai sur le dos, les cuisses ouvertes, les jambes repliées. Elle plongea tout de suite sur moi, pinçant mes lèvres pour dégager ma fente inondée. La terre sèche sous mes fesses réveillait la piqûre du tatouage, mais j'étais trop excitée pour la contrarier. Surtout lorsque je vis Cameron s'affaler en arrière après avoir ingurgité une forte dose de rhum. Elle tomba comme une masse, ses nichons ballotant avec mollesse tandis que Jonas se retrouvait seul, la bite à l'air. Il se traîna vers nous en lorgnant le short de Shelley, qui moulait un cul rond. Il se frotta dessus tel un chien en rut, sans qu'elle y prête attention. Sa bouche aspirait mon clitoris avec une telle force que je ruisselais dans sa gorge. Mon bassin se soulevait au rythme de sa nuque pendant qu'elle me suçait. Sa langue s'enfonçait dans mon vagin et j'arrivais à le contracter pour prolonger le plaisir de la sentir coulisser en moi. La vue de Jonas qui s'escrimait en vain sur le short décuplait mon excitation.

Dépité par la tournure des événements, il rampa jusqu'à ma tête. Il tapota son gland sur mes joues afin de m'amadouer, mais je me détournai exprès pour le punir de sa fellation avec Cameron. Il inclina alors sa queue en se redressant pour atteindre ma bouche, et réussit à effleurer mes lèvres closes.

- Méchante ! Tu ne disais pas non, l'autre fois !

Il boudait maintenant, son érection toujours aussi vive. Pour le calmer, je l'attrapai avec une main et le branlai comme une furie. Mes cuisses resserrées autour de la figure

de Shelley qui me broutait à en perdre haleine, je sentais monter en moi un orgasme qui allait balayer toutes les frustrations accumulées depuis mon arrivée. C'était à mon tour de jouir, rien n'aurait pu arrêter le flot de plaisir qui se répandait dans mon corps. Dompté, Jonas se crispait entre mes doigts, arcbouté au-dessus de mes seins qu'il n'osait même pas toucher, de peur d'une autre rebuffade de ma part. Assommée à l'écart, les ronflements de Cameron résonnaient près du feu. Le cuisinier et la servante avaient disparu, à moins qu'ils n'aient préféré aller s'éclater à leur tour dans une hutte. Jonas cracha sur mes seins sans que je le lâche. De voir son foutre dégouliner jusque sur mon nombril me fit jouir. Les doigts plantés dans le sol, je me cabrai en pleine hystérie, mes genoux tapant contre les flancs de Shelley qui tenait à accompagner jusqu'au bout les spasmes de ma chatte.

Pendant que la bite de Jonas perdait de sa superbe, Shelley se renversa sur le dos, ouverte et la chatte aussi trempée que la mienne. Elle attendait que je lui rende la pareille.

Allez Frenchie ! Broute-moi le minou, comme on dit chez toi, non ?

De voir Jonas en train de se branler tout en nous matant, Shelley et moi, me faisait l'effet d'un aphrodisiaque. Je plongeai tête la première dans la fente profonde de l'Anglaise, et léchai son jus aussi épais que le mien. Le foutre ruisselait de mes seins pour se mélanger à la terre. Les oreilles écrasées par les cuisses qui cognaient dessus au rythme de mes coups de langue, je me démenais à en perdre haleine. Le vagin de Shelley s'animait autant que sa bouche tout à l'heure, je le sentais palpiter avec des contractions de plus en plus vives. Son clitoris, dur comme mon petit doigt, se frottait sur l'arête de mon nez, mes

narines s'imbibaient de mouille au point que je peinais à respirer. Accrochée à ses gros seins, mous comme de la guimauve, je me crispai lorsqu'elle jouit en giclant dans ma bouche, par petits jets que j'avalais, toujours prisonnière de ses cuisses. Près de nous, Jonas s'astiquait sans parvenir à éjaculer. J'attendis que Shelley se calme et reprenne ses esprits, puis lui proposai d'aller continuer nos ébats dans son bungalow.

- Oh dear ! Mais il nous faut à boire pour tenir le coup !

Un sourire pervers sur ma figure, j'interpellai Jonas qui nous regardait, dépité, avec la bite qui pendouillait faute d'une érection suffisante.

- Apportez-nous un pack de THB !

Il se rajusta avec maladresse, puis recula sans savoir sur quel pied danser. J'aidai Shelley à se lever, puis nous allâmes chercher sa soeur qui ronflait toujours. Une fois au lit, on la couvrit avec son duvet. J'allumai ensuite des bougies pour ne pas la déranger dans son sommeil, avant de peloter de nouveau les seins de Shelley en attendant nos bières.

CHAPITRE X

Mon troisième déplacement sur le terrain se passa bien, malgré un manque d'enthousiasme évident des paysans. Ils m'écoutèrent certes avec politesse, mais j'avais l'impression de parler dans le vide. Hanitra leur expliqua les moyens de contrôler les feux en préparant les terres à brûler, sans se démonter face aux hommes qui la regardaient avec un dédain affiché. A la campagne, ce n'était pas les femmes qui donnaient des conseils. Pour aider au reboisement des collines incendiées quelques mois plus tôt, je promis de repasser bientôt avec des arbustes à replanter, car cela faisait aussi partie de notre programme. Dans la foulée, nous poussâmes jusqu'à Farafangana à la nuit tombée, car je voulais consulter mes e-mails. C'était la ville la plus proche de notre base où l'on pouvait trouver des cybercafés. Hanitra m'orienta sur le principal, situé à côté du marché. Selon son habitude, Rado resta dans le 4x4, et elle m'accompagna pour chater sur le net.

Le cybercafé ne comptait que deux ordinateurs. Surfer sur le web était d'une lenteur exaspérante, il fallait dix minutes pour répondre à un seul e-mail. A côté de moi, je remarquai qu'Hanitra s'intéressait à un site de rencontres. Des photos de vahazas défilaient à l'écran, et elle cliquait avec détermination à la vue d'un profil intéressant. Un quart d'heure après notre arrivée, ce fut la panne de réseau. La connexion Internet coupée, je réglai car la tenancière était incapable de prévoir un retour à la normale. Pour dîner, Hanitra suggéra une gargote sur le canal des Pangalanes qui coulait jusqu'à la ville de Tamatave. Rado se gara sur une dune de sable gris, près d'un petit hôtel composé de plusieurs bungalows de pierre. Je décidai d'y passer la nuit,

pour être sur place le lendemain matin pour une seconde tentative avec l'Internet. Hanitra s'occupa d'en réserver un pour nous deux, le chauffeur dormant dans la voiture selon son habitude.

Après le dîner à base de poisson grillé avec du sakay, le piment, et de l'achar de légumes, je déclinai l'invitation du patron de l'hôtel à écouter des guitaristes sur le sable au bord de l'eau, devant un grand feu. Epuisée par ma journée, je préférais me coucher de bonne heure. Hanitra promit de me rejoindre après quelques bières. J'installai la moustiquaire au-dessus du lit et vérifiai qu'elle était bien hermétique, puis m'allongeai. Les accords de guitare et les chants nostalgiques me bercèrent un moment, avant que le sommeil ne s'empare de moi. Je me réveillai en sursaut vers une heure du matin. Le lit à côté du mien était vide. Une bougie à la main, je tendis l'oreille car il me semblait avoir entendu un cri à l'extérieur. Je sortis de mon bungalow, le regard tourné vers la dune où des braises achevaient de se consumer dans la nuit noire. J'apercevais aussi le toit du 4x4 à l'entrée. Protégeant la flamme de la bougie avec la main, je me dirigeai vers le véhicule dans l'espoir d'y trouver Rado.

Il n'y était pas. Pire, la portière était ouverte. Je fouillai dans la boîte à gant et y pris une torche. Je contournai la dune déserte et marchai en direction d'où une nouvelle plainte venait de retentir. Je hâtai le pas, imaginant le pire, et escaladai une autre dune. En contrebas, je découvris un spectacle dantesque. J'éteignis ma torche pour ne pas me faire repérer, et glissai sur le sable jusqu'à Rado, tapi derrière un buis son sec. Ma présence ne parut pas le surprendre. Il me bloqua le bras d'une main ferme et me fit signe de me taire :

- Cet endroit est tabou pour les pêcheurs ! Hanitra n'aurait pas dû venir faire trempette ici !

Mon assistante était étendue au bord de l'eau sombre, son corps frêle et nu ligoté à des piquets fichés dans le sable, les bras en croix et les jambes écartées. Des flambeaux éclairaient les lieux, donnant à la scène l'apparence d'un rite païen. Des hommes, les pêcheurs, m'apprit Rado, étaient accroupis autour d'elle. Engoncés dans des anoraks à cause de la fraîcheur nocturne, ils psalmodiaient des incantations. Certains brandissaient des pics acérés dont la pointe luisait à la lueur des flambeaux. Rado me rassura :

- Ils vont juste la purifier pour avoir profané ce lieu sacré.

Il relâcha la tension sur mon bras, et je fixai Hanitra qui frissonnait de froid. Ses petits seins tremblaient, et quand un des hommes éclaira sa chatte avec un flambeau, je vis son buisson crépu. Soudain le silence se fit sur la rive. Les pêcheurs reculèrent à distance, abandonnant Hanitra sur le sable. A côté de moi, Rado retenait son souffle, ses yeux plissés pour percer l'obscurité au-delà de la dune. Je faisais de même, sans rien voir. Puis une forme mouvante apparut au bas de la dune, comme si elle sortait de l'eau. Je me mordis la lèvre inférieure en devinant la silhouette d'un crocodile en train de ramper sur le sable. Je ne distinguais pas bien ses pattes, mais le long museau avec ses dents pointues, les écailles grises et la queue qui balayait le sol ne laissaient aucun doute sur l'animal. Mon imagination s'enflamma, il était clair à mes yeux de vahaza que les pêcheurs allaient offrir Hanitra en sacrifice humain à ce crocodile surgi du canal des Pangalanes !

- Ne bougez pas, Madame, ou ils vous feront la même chose !

Rado me retint de force par la taille, une main sur ma bouche pour m'empêcher de crier. Je ruais des pieds pour échapper à son emprise, sans parvenir à me dégager. Impuissante, les larmes aux yeux, je suivais avec épouvante la progression de l'animal vers Hanitra prisonnière des piquets. Lorsqu'il s'arrêta à ses pieds, je la vis qui gigotait comme une possédée, cette image me rappelant sa crise lors de l'orage. Il releva son long museau, les mâchoires aux crocs acérés luisantes sous les flambeaux. Sa queue balaya le sable, j'entendis avec netteté le bruit semblable à un coup de fouet. Puis le crocodile se dressa soudain sur ses pattes antérieures. Au lieu de reculer davantage, les pêcheurs se rapprochèrent, ce qui me parut incompréhensible. Puis j'en compris la raison en découvrant qu'il s'agissait d'un homme ayant enfilé une peau de crocodile ! Sidérée, je lançai un regard ahuri à Rado, qui me menait en bateau depuis le début.

Il fit mine de ne pas s'apercevoir de ma fureur et me libéra. Sortant une flasque de rhum de son pantalon baggy, il la dévissa sans bruit.

- Un petit coup, Madame ?

Je la lui pris des mains et avalai une rasade pour chasser la panique qui s'était emparée de moi dès le début de cette mascarade. Je reportai ensuite mon attention sur l'homme-crocodile, remarquant qu'il était nu sous la peau. Grand et musclé, la peau noire tannée par le soleil, il exhibait une bite en érection longue et massive. J'ignorais s'il s'agissait d'un marabout ou de l'homme le mieux membré parmi les pêcheurs, mais Hanitra paraissait toute chétive à côté de lui. Pressentant qu'elle allait passer à la casserole, la panique de tout à l'heure céda la place à une excitation folle. Les yeux braqués sur l'homme, je l'observais s'agenouiller entre les cuisses écartelées, la tête du

crocodile rejetée en arrière sur la sienne. La peau lui faisait comme un long manteau d'écailles dans le dos. Hanitra ne bronchait plus, résignée et offerte. Elle transpirait tellement sous l'effet de la chaleur des flambeaux et de la peur que la sueur ruisselait sur ses seins et jusque sur son ventre creusé par l'attente.

J'aurais voulu rejoindre les pêcheurs et l'observer de plus près, mais Rado me répéta que c'était tabou, surtout pour une femme blanche.

L'homme se pencha au-dessus de la figure d'Hanitra, sa bite à la main. Il la cingla sur les joues, en récitant des incantations reprises en coeur par l'assistance. Les coups pleuvaient sur sa figure, le gland dur comme une pierre. Peu à peu il descendit pour taper sur les seins, visant les mamelons qui dardaient. Du sable voletait autour d'eux, le bruissement des insectes sur le canal accompagnait la punition qu'il infligeait à la fautive. Quand il atteignit le buisson crépu, il tomba à genoux entre ses cuisses. Je me surpris à renifler à pleins poumons, frustrée de ne pouvoir sentir les effluves épicés de la chatte béante. J'en éprouvais un manque inexplicable. La queue s'enfonça dans le pubis et il se mit à le ratisser comme s'il voulait en arracher les poils. Tout son corps était tendu, les muscles de son ventre roulaient sous sa peau. Il se recula, agitant encore une fois la tête de crocodile, puis il pénétra Hanitra.

De la dune où je me tenais assise, je vécus cet instant par procuration, serrant mes cuisses pour contenir le plaisir qui inondait ma chatte. L'homme avait planté sa bite jusqu'à la racine, vautré sur Hanitra qui parut se tasser dans le sable. Pesant de tout son poids sur elle, il devait déformer son vagin, que je savais étroit pour l'avoir exploré. La tête de mon assistante roula sur le côté tandis qu'il la pilonnait à grands coups de reins, encouragé par les pêcheurs en furie.

C'était à la fois bestial et obscène, une joute entre l'homme-crocodile au membre purificateur et sa proie. J'hallucinais en le voyant aller et venir avec fureur, sa cape d'écailles flottant autour de lui. Il devait la déchirer, ses mains agrippées à ses seins pour ne pas dévisser.

Sirotant son rhum, Rado se tripotait distraitement en regardant les prouesses du pêcheur. Hanitra se mordait la bouche pour ne pas hurler, assaillie par la queue qui fouillait son orifice sans faiblir. Cela dura si longtemps que je crus qu'il avait joui, avant de le voir se retirer pour éjaculer sur le ventre d'Hanitra. Regroupés en cercle autour d'eux, les pêcheurs se délectaient à la vue des coulées de foutre qui pleuvaient sur la frêle silhouette en transe. C'était comme si elle était marquée au fer rouge et, prise de convulsions par un terrible orgasme, elle s'évanouit pour de bon. L'homme secoua sa queue une dernière fois, avant d'ôter la peau du crocodile. Les pêcheurs le félicitèrent, avant que l'un d'entre eux ne coupe les liens de la jeune fille. C'était fini, de l'alcool gache circula dans le groupe. Rado me tira de ma rêverie :

- Il faut rentrer maintenant !

J'avais du mal à bouger, les jambes en coton et ma culotte trempée. Je me levai enfin, après un regard sur Hanitra qui se massait les poignets endoloris. De retour au bungalow, je me couchai et tirai les draps sur moi. Dans l'obscurité, mes yeux guettaient l'instant où Hanitra allait pousser la porte. Lorsqu'elle arriva, je résistai à l'envie d'allumer et de la cajoler, me sentant coupable de n'avoir rien fait et d'avoir été excitée par sa mésaventure. Elle s'endormit vite, alors que je restai longtemps à ressasser.

CHAPITRE XI

Comme il me l'avait promis au téléphone, Jérôme débarqua un matin à Vangaindrano au volant d'un 4x4 flambant neuf, don de la branche américaine de l'O.N.G. Il avait traversé le pays seul, préférant ne pas prendre de chauffeur. Il connaissait les routes difficiles comme sa poche et parlait un peu le malgache, chose bien utile en cas de panne. Avec sa dégaine de rugbyman, sa queue-de-cheval et son gilet de baroudeur plein de poches, on aurait dit qu'il débarquait du rallye Paris-Dakar. Dans des malles en fer, il avait apporté des produits de base qu'on trouvait difficilement dans la région et du matériel supplémentaire, ainsi que des sacs entiers de graines à semer dans les collines brûlées afin d'y faire renaître une végétation. Pour fêter son retour sur le terrain, il invita quelques amis qui habitaient dans le coin et me chargea d'organiser une petite fête pour le soir même. Avant d'aller s'écrouler sur un lit de camp dans une chambre fraîchement repeinte, il me donna une liasse d'ariarys, la nouvelle monnaie qui remplaçait les francs malgaches depuis peu.

Avec la cuisinière et Hanitra, on choisit de préparer du poulet grillé et des crevettes. Rado se chargea d'aller acheter les boissons et d'aller prévenir les amis de Jérôme de son arrivée. Le soir même, malgré une pluie battante et une panne de courant qui plongeait la ville dans le noir, cinq personnes répondaient présentes. Au lieu de quelques fonctionnaires ou notables du coin comme je m'y attendais, il s'agissait de cinq jeunes femmes, débarquant sous les trombes d'eau de deux pousse-pousse à la capote ornée d'un dessin du Christ. Jérôme offrit une THB à chaque tireur en plus de leur régler la course.

Misaotra ! Misaotra !

Leurs remerciements se perdirent dans la nuit, tandis qu'ils détalaient sur le chemin boueux qui les ramenait vers le bourg. Les femmes se précipitèrent dans la maison, accueillies par Jérôme qui s'était changé, en bermuda, baskets, et polo Lacoste de contrefaçon. Il embrassa les femmes drapées dans leur lamba, une à une à la malgache, trois bises et une main discrète aux fesses. La plus jeune devait avoir dix-huit ans, la plus âgée pas plus de vingt-cinq, une métisse indienne dont les parents tenaient le principal commerce de tissu de la région. Avec son bindi rouge au front, une tache de peinture symbolisant son hindouisme, et ses grands yeux verts, elle me parut la plus belle comparée aux petites Malgaches qui sentaient bon la brousse. Intriguée par cette présence féminine, Hanitra me mit au parfum dans la cuisine :

Ce sont ses anciennes élèves, quand il donnait des cours de français à Vangaindrano

J'avais oublié ce détail, Jérôme avait en effet commencé par l'enseignement avant de se convertir à l'écologie. Au moment de passer à table, le repas étant servi sur des nattes, je m'aperçus que le chauffeur s'était éclipsé. Si bien que Jérôme était le seul homme au sein de cette basse-cour, chose qui ne semblait pas lui déplaire. Je me tenais volontairement en retrait, aidant la cuisinière pour le service, écoutant la conversation dans un mélange de français et de malgache et les rires de gamines des invitées. Chacune à tour de rôle lui tendait une cuillérée de riz rouge, qu'il gobait avec docilité. Véritable pacha, il savoura de même les morceaux de poulet qu'elles lui découpaient. Quand de la sauce coulait sur son menton, les serviettes se levaient pour l'essuyer. Gênée par tant de zèle, j'échangeais

des regards perplexes avec Hanitra, mais elle était trop occupée à décortiquer des crevettes pour y répondre.

A la fin du dîner, je donnai un coup de main à la cuisinière pour débarrasser, tandis qu'Hanitra montait se coucher. Jérôme entraîna ses anciennes élèves dans la partie salon de la maison, au fond du rez-de-chaussée. Il y avait là un grand canapé acheté d'occasion au marché et un vieux poste de télévision sur lequel on ne recevait qu'une chaîne, faute d'une antenne assez puissante, ainsi qu'un lecteur de VCD. L'une des filles mit un CD de karaoké dans l'appareil et elles commencèrent à chanter en choeur. Le générateur remplaçait ici l'électricité défaillante. Roulant les nattes et soufflant les bougies ayant servi au dîner, je les rejoignis. Faute de place pour moi sur le canapé prévu pourtant pour six personnes, je m'assis sur un tabouret. A l'écran, je découvris les images olé olé des clips : des Malgaches se trémoussaient sur une plage paradisiaque de Nosy Be, à la pointe nord-est du pays, les seins à l'air. Je compris vite qu'il s'agissait de vidéos clandestines, car aucune femme malgache ne se serait exhibée de la sorte, tant la pudeur ici était grande.

Aurore, amène la bouteille de Djama noir ! me lança Jérôme, les mains sur les épaules de l'Indienne et d'une Malgache. Ces petits gosiers ont la pépie

Ravalée au rang de servante, je montai dans sa chambre et trouvai un carton de bouteilles dans une des cantines qu'il avait amenées avec lui. Je la lui descendis avec des gobelets en plastique et posait le tout sur la natte devant le canapé. Les filles étaient en train de piocher dans un paquet neuf de Good Look. La plus jeune de la bande, qui s'appelait Bakoly, m'en alluma une. Ses yeux de biche et ses seins, gros pour une Malgache si jeune, me firent une drôle d'impression quand elle me la glissa entre les dents. Jérôme

m'adressa un clin d'oeil complice, puis l'observa dévisser le bouchon de la bouteille. Elle le remplit avec du rhum et en jeta le contenu dans un coin de la pièce.

- Pour les ancêtres ! dit-elle en me servant la première.

On trinqua ensemble, puis l'Indienne, Indira, se leva pour danser sur une musique du Sud-Est, calquant ses déhanchements sur ceux qu'on voyait à l'image. D'emblée elle fit voler son lamba, dévoilant une jupe longue. Pieds nus, avec des bracelets en argent ornés de clochettes aux chevilles, elle avait le rythme dans la peau. Dans un mouvement sensuel des poignets et des bras, elle défit le chignon qui retenait ses longs cheveux noirs. Ils cascadèrent en vague jusqu'au creux de ses reins. Je n'en avais jamais vu de pareils. Transportée par la musique, alors que les autres filles tapaient des mains, elle détacha un à un les boutons de son corsage fermé au col. J'aspirai une profonde bouffée de ma clope, troublée par l'apparition de ses seins sanglés dans les balconnets de son soutien-gorge blanc. Indira ôta son corsage, puis dégrafa le soutien-gorge qui tomba sur la natte. Tel un derviche tourneur en transe, elle continuait à faire des pirouettes, ses cheveux balayant sa jupe. A la vue de ses seins fermes et ronds, d'un teint mat plus clair que la peau des Malgaches, mais avec des mamelons tirant sur le noir, je croisai les jambes sur mon tabouret pour calmer le feu qui couvait entre mes cuisses.

Plus personne ne regardait la télé, et dès que Bakoly la rejoignit sur la natte, ce fut le délire. Tout en se frottant à sa jupe, elle dévoila ses nichons à son tour, plus gros et plus lourds. Quand elle les secoua en se cam Brant, je vis Jérôme se raidir sur le canapé. Déjà une des filles lui tripotait son short. Cette promesse de débauche était fascinante. L'air halluciné, Indira cessa de tourner, faisant face à la jeune fille. Elles se serrèrent l'une contre l'autre, leurs seins se

touchant mutuellement. L'odeur de sueur naturelle de ces peaux sombres, sans une once de déodorant, m'excitait de plus en plus. Et lorsqu'une des filles proposa de bander les yeux de Jérôme pour qu'il reconnaisse à qui appartenaient les nichons de chacune, ce fut le délire. En un clin d'oeil, Jérôme se retrouva les yeux bandés avec un foulard, puis soulevé du divan au milieu du salon. Bakoly le fit tournoyer, aidée par une copine, puis celles qui étaient encore habillées se mirent seins nus.

Le regard de l'Indienne croisa le mien. Sans un mot, je sus ce qu'elle attendait de moi : que je participe au jeu. Le souvenir de la jeune fille en train de toucher les braguettes, mon premier soir à Tana, me traversa l'esprit. Prise dans l'ambiance débridée, j'ôtai mon tshirt et mon soutien-gorge comme les autres. Nous étions toutes sur le même pied d'égalité ; dans ce jeu, la couleur des seins ne comptait pas. Curieuse de voir si Jérôme arriverait à deviner la supercherie quand il me tripoterait, j'entrai dans le cercle qui se créait autour de lui. Les filles gloussaient de le voir tituber, aveugle et saoul. Certaines le taquinaient en continuant à toucher sa braguette, tandis que d'autres reculaient quand il tendait les bras à l'horizontale pour atteindre leurs seins. La première dont il parvint à capturer la poitrine était une grande fille, à la taille mince et aux petits nichons qui ressemblaient à ceux d'Hanitra. Elle essaya de se dérober, mais Jérôme enfonça ses doigts sur les mamelons pour la retenir.

- C'est pas du jeu ! se plaignit-il.

Ses pouces effleurèrent les pointes qui bourgeon naient à peine. La figure en nage, je vis ses traits se concentrer tandis qu'il semblait chercher dans ses souvenirs. Au contact des bouts qui grossissaient à vue d'oeil,

accompagnés par les gémissements incontrôlés de la Malgache, il trouva tout de suite son nom.

- Ebony !

Tout le monde applaudit sa performance. Quant à la suivante, la plus âgée de la bande, il ne se trompa pas non plus, bien qu'il la caressât longtemps, plus que nécessaire. Je me demandais s'il leur avait dispensé des cours très particuliers pour les reconnaître si bien, rien qu'à leurs nichons. Quand ce fut mon tour, je me raidis de manière imperceptible devant lui. Il avait les mains moites, et les doigts jaunis par le tabac, détail qui m'avait échappé jusqu'alors. Me faire tripoter de la sorte par mon chef, avec mon consentement, me troublait plus que de raison. J'avais l'impression d'être comme ces vahazas qui finissaient dans la débauche sexuelle une fois sous les tropiques. Avais-je tant changé depuis Tana pour accepter cela ? Jérôme savait y faire. Sous prétexte de découvrir à qui étaient ces seins, il roulait les pointes entre ses doigts en prenant son temps. Je devais me mordre la joue pour ne pas gémir, tant il m'excitait. Les autres filles pouffaient, ravies de la bonne blague. Ebony le taquinait, affirmant qu'il était trop bourré pour poursuivre le jeu.

- Gare à la mauvaise note ! ajouta-t-elle.

Les mains de Jérôme s'éloignèrent de mes mamelons pour descendre sous mes aisselles. Là, il tricha en se penchant pour renifler ma sueur. Tout de suite il comprit que ce n'était pas une Malgache qu'il venait de peloter.

Aurore

Dépitée, j'acquiesçai. C'était trop facile car j'étais la seule à mettre du déodorant, les Malgaches préférant le talc. Pour me consoler, je remontai à l'étage chercher une seconde

bouteille de rhum. Le temps que je descende, la partie était terminée, Jérôme avait confondu les seins d'Indira avec une autre fille. Il gagna sa chambre en compagnie d'Ebony et de Bakoly, alors que les deux autres Malgaches se couchaient sur une natte, ivres mortes, enroulées dans leurs lambas. Seule avec Indira et le rhum, je n'avais pas envie de dormir.

- Quelle bande de lâcheurs ! dit-elle.

Sur le divan, les soutiens-gorge étaient alignés comme des trophées. Indira n'avait pas remis son corsage, préférant se draper dans son lamba. J'enfilai mon t-shirt, troublée par ses yeux verts qui lorgnaient mes seins à la peau rougie par les pouces de Jérôme. Son visage s'éclaira soudain.

Tu connais l'arbre aux lucioles ? C'est le rendezvous des amoureux de Vangaindrano ! Viens, je t'y emmène !

Sans me l'expliquer, je préférai ne pas lui avouer que Jonas me l'avait montré, et que j'en avais profité pour le sucer. Je pris une torche, le temps qu'elle roule une natte. Avec la bouteille de rhum sous le bras, nous nous éclipsâmes dans la nuit noire, comme deux lycéennes faisant le mur. Le chemin était moins humide que la dernière fois, il n'y avait pas de vent et, à part le croassement des grenouilles dans les rizières, il régnait un profond silence dans la campagne. Indira fut déçue par l'absence de lucioles. Elle déplia la natte et nous nous assîmes côte à côte. Dans la foulée, elle ôta son lamba. Ses seins ronds jaillirent, avec les pointes noires qui m'avaient plu tout à l'heure.

- Montre-moi les tiens ! Je n'ai jamais vu de nichons de vahaza en vrai...

J'avais l'impression qu'on était deux adolescentes dans un vestiaire, en train de comparer notre tour de poitrine respectif. Le temps que j'ôte mon t-shirt, elle but une gorgée de rhum. Elle me tendit la bouteille en claquant la langue dans son palais. Pour me donner une contenance, j'en avalai une solide rasade qui me brûla le gosier. La lampe plantée dans le sol, à la verticale, éclairait le tronc de l'arbre. Je frémis au contact de ses doigts fins qui effleurèrent mes pointes naissantes. Agenouillée devant moi, elle me caressait les mamelons en suivant le contour de mes aréoles roses, bien plus larges que les siennes. Enhardie par sa douceur, j'osai toucher ses bouts noirs, qui répondirent immédiatement en durcissant sous mes pouces. Ce fut moi qui fis le premier pas en me penchant pour capturer un téton entre mes dents. Mes doigts se refermèrent sur ses seins, que je pressai l'un contre l'autre pour en faire saillir les pointes. Je me mis à la lécher avec fougue, excitée de les sentir darder jusqu'à gagner une épaisseur incroyable.

Indira tanguait sur la natte, les clochettes à ses chevilles tintaient dans la nuit.

- Attends ! J'ai trop chaud !

Le rhum colorait davantage sa peau mate. Elle dégrafa sa jupe longue boutonnée sur les hanches et la fit rouler sur ses pieds nus. Dessous, elle portait une culotte de bonne femme en coton beige, un vieux modèle de grand-mère. Je la vis rougir et boire encore une lampée pour cacher sa honte.

- Mon père m'interdit de mettre des slips sexy ! Il est très vieux jeu...

Comme pour s'excuser, elle la retira en hâte et la roula en boule pour la jeter dans la rizière voisine. Elle s'étendit

ensuite sur le dos, en appui sur les coudes, les cuisses écartées, révélant une chatte nue et lisse, sans la moindre trace de pilosité. Elle m'avoua qu'elle s'épilait le buisson en prévision de son mariage prochain avec un Indien de Manakara, fils d'une riche famille qui possédait plusieurs hôtels dans la région.

Mon père a tout arrangé ! Et dire que je ne l'ai jamais rencontré, juste en photo

Sidérée par un tel aveu, j'avais du mal à croire que les mariages forcés puissent encore se pratiquer à notre époque. Je comprenais mieux l'abandon de la jeune femme, qui picolait et s'exhibait sans doute pour enterrer sa vie de jeune fille. Ses lèvres épaisses, aussi noires que ses mamelons, bâillaient sur la natte. Je passais la main entre ses cuisses, émoustillée par sa chair luisante de mouille. Un vrai marécage, qui accentuait la couleur pourpre de sa fente. Je voulus me mettre à quatre pattes pour goûter ce nectar, mais Indira me repoussa.

Je... Je suis vierge ! Il ne faut pas

En disant cela, elle pinça ses lèvres pour mieux dégager son clitoris qui dardait comme un petit téton. C'était une invitation déguisée, que je saisis au vol. A genoux entre ses jambes, je plaquai mes mains sur ses cuisses pour l'empêcher de bouger et gobai son dito. Les clochettes tintèrent de plus belle, une giclée de son jus aux relents de santal qui imprégnait tout son corps me coula dans la bouche. Elle devait se branler souvent, à voir la manière dont elle se trémoussait sur la natte, excitée comme une possédée. Elle se frottait les mamelons, son bassin se dressait sous mon menton tandis que j'aspirais son petit bouton pour le pétrir sous ma langue. Après une nouvelle giclée, j'enfonçai mon nez dans son vagin. Elle eut une

réaction de refus qui se manifesta en bloquant ma tête entre ses cuisses relevées. Haletante, les pupilles dilatées par l'alcool, elle me souffla qu'elle préférait autre chose. La figure barbouillée, je la vis se mettre péniblement à quatre pattes, son cul tourné vers moi. Les marques rectilignes de la natte s'incrustaient sur les globes potelés de ses fesses.

La raie brune exhalait la même odeur de santal que sa chatte. Déboussolée par ce changement de position, je la vis se cambrer en pliant les bras, ses seins s'écrasant sur la natte. Je plongeai mon nez entre ses fesses moites et les écartai à deux mains. Je fus stupéfaite de voir son anus se dilater et son petit trou brun éclore avec aisance, sans la moindre pression de ma part.

- Le troisième oeil ! plaisanta Indira, la voix déformée par l'alcool.

Excitée, j'enfonçai mon index dans le trou qui palpitait devant moi. Je l'y enfonçai jusqu'à la dernière phalange sans rencontrer la moindre résistance. Son rectum sans fin avalait mon doigt, et les contractions qui l'animaient m'incitèrent à y ajouter un second doigt. Indira ondulait maintenant de la croupe, accueillant ma main dans sa raie avec plaisir. Elle m'incitait à coulisser dans son cul, qui semblait avoir perdu sa virginité depuis longtemps. Dans un délire sexuel, je l'imaginais se tripoter la chatte le soir sous la moustiquaire, tout en se mettant un doigt dans le cul. Faisant tourner mon poignet, je lui fouillais l'anus à grands coups de va-etvient qui la projetaient sur la natte. J'aurais pu y glisser la main entière tant il était éclos. Au lieu de ça, prise d'une envie perverse, je vidai le reste du rhum puis, après avoir vérifié que le long goulot au large diamètre n'était pas coupant, je retirai mes doigts imprégnés d'une odeur un brin amère. Tenant la bouteille à l'envers, je la vissai carrément dans son cul. Indira chavirait de bonheur,

me regardant par en dessous, ses fesses béantes devant moi.

Une fois le goulot introduit en entier, je repris mes chatouilles sur son clitoris. La bouteille tremblait dans sa raie, laissant voir par transparence l'intérieur sombre de son anus. J'attrapai la torche pour l'éclairer et voir son trou s'animer tout seul. La bouteille était secouée par les spasmes de son rectum, et je soupçonnais Indira de pratiquer le yoga pour arriver à pareille maîtrise anale. Parfois je m'arrêtais de la branler, hypnotisée par son bas-ventre et son cul qui bougeaient de concert. A quatre pattes derrière, je lapais le jus de plus en plus épais qu'elle secrétait, jus qui m'enivrait davantage que le rhum. Lorsqu'elle jouit, Indira réussit à expulser la bouteille qui tomba sur la natte.

- Oh ! Ce que j'ai honte ! Je ne sais pas ce qui m'a pris...

Se cachant la figure entre les mains, Indira ne bougeait pas, son cul levé et son petit trou encore béant. Je ramassai la bouteille et reniflai les effluves de rhum mêlés à ses secrétions anales. Puis je la jetai dans la rizière, comme pour enfouir à jamais le secret qu'elle m'avait confié. Lorsqu'elle se décida enfin à se rasseoir sur la natte, enveloppée dans son lamba, mais en gardant les seins à l'air, comme moi, je lui demandai de me parler de Jérôme, à l'époque où il donnait des cours de français. Elle parut hésiter, jeta un coup d'oeil alentour par crainte d'oreilles indiscrètes, à moins qu'elle ne me jouât la comédie.

- Il ne faudra surtout pas lui dire que je t'ai raconté, il serait furieux après moi !

Je promis, la main droite levée, et l'embrassai sur la bouche pour sceller notre accord.

- Quand une élève avait une mauvaise note, ou s'était montrée dissipée pendant le cours, il la convoquait dans son bureau, après la fermeture de l'école...

J'imaginais la scène en l'écoutant, avec Jérôme assis sur sa chaise, l'élève sagement agenouillée sous le bureau. Elle devait alors sortir sa bite, puis se laisser flageller le visage avec. D'après Indira, comme Jérôme était plutôt bien monté, cela laissait des marques sur les joues de la fautive. En rentrant chez elle, la jeune fille devait s'enduire le visage de talc pour que ses parents ne s'en aperçoivent pas. La perversité de Jérôme n'avait pas de bornes. Car la meilleure élève de la classe était reçue dans son petit logement de fonction, et elle bénéficiait de l'honneur de le sucer, en lui montrant ses seins. Il ne les baisait jamais, se contentant de cette fellation. D'après Indira, les filles présentes ce soir étaient ses meilleures élèves, celles qui avait régulièrement eu le privilège d'avaler son foutre. Il avait brusquement renoncé à l'enseignement lorsqu'une jeune Malgache avait menacé de se plaindre, car elle n'avait pas de bonnes notes, et par conséquence, n'avait jamais vu la bite du vahaza...

Malgré la fraîcheur, nous terminâmes la nuit à la belle étoile, enroulées dans la natte pour nous protéger de l'humidité.

CHAPITRE XII

Quelques jours plus tard, je partis sur le terrain, accompagnée de Jérôme. Aucun de nous n'aborda cette soirée débridée, même si je le regardais maintenant avec un oeil différent depuis la confession d'Indira sur ses penchants sexuels. Il conduisait, reléguant Rado au rôle de gardien dans la maison de l'O.N.G. Assis à mes côtés, il me racontait des anecdotes sur le pays ; à l'arrière, Hanitra écoutait son baladeur MP3. Le village où nous nous rendions était situé à une soixantaine de kilomètres, sur la route de Fort Dauphin. Un contact avait été pris avec le chef qui acceptait de se lancer dans un programme de reforestation. Sur place, un camion devait nous rejoindre avec un millier d'arbustes à replanter. Le chef de district et un photographe seraient là aussi, pour officialiser l'événement. Après un barrage de gendarmerie, avec une herse artisanale dépliée sur la chaussée, nous fîmes une halte dans une gargote. La chaleur accablante succédait à des jours de pluie, rendant l'atmosphère suffocante.

Jérôme s'enfila une bouteille de THB en guise d'entrée, Hanitra et moi préférions boire de l'eau pétillante. La gargote offrait une spécialité de saucisse à base de porc, servie avec le sempiternel riz rouge. Le temps que le patron nous apporte la commande, trois officiers de l'armée malgache entrèrent, bardés de galons et leur embonpoint sanglé dans des uniformes kaki. Un porte-serviette les suivait, une bouteille de Wilson, le whisky malgache, à la main. Celui qui sein blait être le plus haut gradé nous salua, ayant vu notre 4x4 à l'extérieur avec le logo de l'O.N.G. sur le capot. Je répondis à son salut et détournai le regard, l'estomac noué par leur apparition. Je ne m'étais jamais

remise des tracas des militaires congolais, aussi la simple vue d'un soldat me mettait sur mes gardes. Lorsque le plus gradé nous invita à prendre un verre à leur table, je ne pus m'empêcher de flanquer un coup de pied dans la cheville de Jérôme. Je n'avais qu'une hâte, reprendre la route et filer loin d'eux.

- On ne peut pas refuser leur hospitalité ! rétorquat-il à voix basse en se levant.

Il les rejoignit au fond de la gargote, dont la fenêtre en bois donnait sur un canal à l'eau sale. Un gamin chassait les mouches en lisant une vieille bande dessinée. Le patron l'interpella pour qu'il file un coup de torchon sur la toile cirée à la table des officiers. Hanitra me prit par la main pour m'obliger à changer de place.

Tu n'as rien à craindre ! Ton petit cul de Blanche ne les intéresse pas

Elle avait le don de tout prendre à la légère, et quand elle enjamba le banc pour s'asseoir face à celui qui arborait le moins de galons, je la suivis. Le porte-serviette était seul à une table voisine, les yeux tournés vers l'extérieur pour surveiller le 4x4 noir, aux vitres fumées, et muni de grandes antennes. Par chance, les officiers parlaient peu le français, si bien que Jérôme se chargea de la conversation. Je me contentais d'approuver de temps en temps, faisant durer mon verre de whisky. J'appris qu'ils se rendaient dans leur poste de commandement à Fort Dauphin, et ils nous invitèrent à leur y rendre visite après notre mission de replantage. Une fois la bouteille presque vide, je crus un instant que Jérôme allait offrir la sienne, mais après avoir consulté sa montre, il se rendit compte que l'heure tournait. On prit congé des officiers et je m'installai au volant car il avait besoin de piquer un roupillon à l'arrière du 4x4.

Hanitra s'installa à mes côtés, m'assurant que la route n'était pas trop mauvaise.

Trois kilomètres plus loin, alors que j'amorçais un virage, je sentis la roue avant gauche partir sur le côté, le véhicule fit une embardée et le temps que je freine, on se retrouva sur la file de gauche, au bord d'un talus. Réveillé en sursaut, Jérôme jura, avant de descendre constater avec moi les dégâts. La roue était carrément sortie de l'essieu, il était impossible de réparer sur place. Hanitra expliqua que c'était le garagiste à Tana qui avait mal changé le pneu.

Attendez-moi là, les filles, je retourne au village chercher un garagiste

Avec le cagnard qui régnait en ce début d'après-midi, Hanitra et moi abandonnâmes le 4x4 pour nous asseoir sur une natte, à l'abri d'un arbre. Après une heure d'attente, on décida d'appeler le photographe qui avait un portable pour lui annoncer notre retard. Il ne parut pas surpris de notre accident et nous assura qu'il nous attendrait jusqu'à demain si besoin. Par chance, mon portable attendit la fin de mon appel pour tomber en panne de batterie. C'est avec angoisse que je vis le soleil se voiler en fin d'après-midi, puis la nuit tomber, sans nouvelles de Jérôme. N'ayant plus de téléphone, et loin de tout, j'appréhendais de devoir passer la nuit dans le 4x4. Sereine, Hanitra discutait avec les paysans qui rentraient des champs, leur binette à l'épaule. Il y avait un village dans la vallée en contrebas, après les rizières en étages. Vers vingt heures, tenaillée par la faim, et convaincue que la réparation ne se ferait pas avant le lendemain matin, Hanitra m'incita à nous rendre au village voisin. J'aurais préféré rebrousser chemin jusqu'à la gargote où nous avions mangé, car j'avais remarqué la pancarte indiquant Hotely. Mais la simple perspective de revoir les officiers me refroidissait.

Le village avait aussi sa gargote, tenue par une grosse bonne femme édentée. Elle nous accueillit à bras ouverts, ravie de l'aubaine. Ce n'est pas tous les jours qu'une vazaha atterrissait chez elle. Elle nous gâta avec du romazava, du boeuf cuit avec des bredes, une plante qui vous chatouille le palais. Elle nous proposa ensuite une pièce à l'arrière de la gargote où l'on pouvait étendre une natte pour la nuit. Je n'avais guère sommeil, tracassée par le 4 x 4 laissé au bord de la route.

- Ne t'inquiète pas ! me rassura Hanitra. Il n'y a que des voleurs de zébus dans la région

Eclairée à la bougie, la pièce avait une fenêtre en bois donnant sur un jardin. Malgré l'absence de moustiquaire, je l'ouvris car on ne pouvait pas respirer. En petite culotte et les seins à l'air, comme Hanitra d'ailleurs, je regardais le jardin lorsque j'aperçus une ombre qui longeait la clôture. Intriguée, je me penchai davantage et découvris qu'il s'agissait d'un homme musclé, le torse nu et vêtu d'un simple pagne noir. Hanitra m'apprit qu'il devait s'agir d'un lutteur allant s'entraîner.

- On peut aller le voir si tu veux, me proposa-t-elle.

Elle non plus n'avait pas sommeil. On enfila nos t-shirts et nous nous enroulâmes dans un lamba pour sortir. Pour ne pas réveiller la patronne qui dormait dans sa gargote, fermée à cette heure tardive, on sortit par la fenêtre. Une fois dehors, on repéra la silhouette du lutteur qui avançait en faisant des génuflexions, laissant dans son sillage une odeur giroflée. Il s'était enduit la peau d'une huile parfumée qui luisait à la lueur des braseros au charbon de bois allumés devant chaque hutte. Il quitta le village pour atteindre un pré près d'une mare envahie de fleurs de lotus. Comme les pêcheurs sur le canal des Pangalanes, des

flambeaux plantés dans le sol boueux éclairaient l'endroit. Les traces des sabots des zébus s'y abreuvant la journée étaient visibles. Trois hommes s'échauffaient maintenant, tous arborant le même pagne noir, mais seul celui que nous avions suivi était torse nu. Tous trois avaient la même corpulence, les cheveux courts, la peau noire et les muscles à fleur de peau.

Hanitra me conseilla de rester tapie derrière des fougères pour ne pas les déranger. Celui qu'on avait suivi entama un premier combat avec l'un des deux autres, dans ce qui ressemblait à un mélange de lutte grécoromaine et de judo. Puis ils changèrent de partenaires, toujours piétinant dans la boue, pour se raffermir les muscles des jambes selon Hanitra. Après une heure, un des hommes en t-shirt salua ses rivaux et prit le chemin du village. On le vit passer devant nous, suant à grosses gouttes, sa peau fumant comme s'il sortait du sauna. Ceux qui restaient se faisaient face, les mains sur les hanches, à bout de souffle. Au lieu de se séparer, ils remirent ça. Celui qui tournait le dos à la mare tomba à la renverse sur le dos, submergé par son adversaire. Ce dernier s'assit alors à califourchon sur son ventre, lui immobilisant les bras dans la boue avec ses mains puissantes. Hanitra fronça les sourcils.

- Ce n'est pas de la lutte, ça...

Impression confirmée lorsque l'homme se pencha pour essayer d'embrasser le perdant, sur la bouche ! Je filai un coup de coude à Hanitra, pour voir si je ne rêvais pas. Le perdant se débattait sous le poids de l'autre, ruant des pieds, ses mains claquant dans l'eau boueuse. Implacable, le vainqueur maintint la pression jusqu'à que les ruades cessent. Satisfait, il souleva le tshirt de son prisonnier et le rabattit sur sa figure. Des sous apparut une bande de tissu qui faisait le tour de sa poitrine. Pressentant ce qui allait

suivre, j'écarquillai les yeux. L'homme tira sur la bande, aidé par le perdant qui se redressa sur les coudes. Après deux mètres de tissu, il découvrit une paire de petits seins, écrasés par la bande pour les aplatir et les dissimuler sous le t-shirt. C'était incroyable, une femme qui se travestissait pour avoir le droit de pratiquer la lutte, sport réservé ici par tradition aux hommes. Avec ses cheveux ras et son absence de cambrure au niveau des fesses, l'illusion était parfaite.

La jeune femme ne bougeait plus, acceptant sa défaite. Elle laissa l'homme ôter son t-shirt, puis souffler les flambeaux pour n'en garder qu'un allumé. Vautrée dans la boue, elle avait la peau qui ruisselait de transpiration. Essoufflés par la lutte, ses seins oscillaient, les contours marqués par le bandage qui les avait compressés. L'homme s'agenouilla contre son flanc et les emprisonna dans ses mains puissantes. Il commença à les presser à la base, comme pour les faire gonfler et les aider à reprendre leur taille initiale. Les pointes rétractées ne tardèrent pas à saillir, sous la pression des pouces, à la base des mamelons. Les bras en croix, la femme ne réagissait pas, figée au sol. Leurs deux corps fumants exhalaient une odeur musquée, perceptible de notre cachette. Satisfait à la vue des pointes qui se dressaient avec vigueur, l'homme dénoua son pagne. Penché sur la femme, il lui montra son érection, son gland nu au-dessus de ses seins. Elle détourna la tête, guère disposée en apparence à accepter le moindre contact avec sa bite.

Comme tout à l'heure, il la chevaucha pour l'empêcher de fuir, appuyant sa queue sur son ventre creusé par l'effort. Occupé à vouloir la coincer entre les seins, il ne prêta pas attention à la main de la femme qui raclait le sol. Elle ramassa une poignée d'eau boueuse et la jeta à la figure du lutteur. Pris de surprise, il lâcha sa bite pour s'essuyer la figure. Elle en profita alors pour se redresser et le faire

chavirer sur le côté, dans une prise qui ne lui laissa aucune chance. Les rôles s'inversèrent, c'est elle qui avait à présent le dessus. Sans perdre une seconde, elle grimpa à califourchon sur lui en lui tournant le dos. Une expression bestiale éclairait sa figure au nez épaté et sa bouche aux lèvres charnues. Elle captura la bite qui se dressait devant son pagne et la broya d'une main ferme, à croire qu'elle voulait la lui arracher. L'homme ne put réprimer un grognement, tapant des mains dans la boue. Il aurait pu tenter de la repousser, mais il semblait accepter cette humiliation.

- Elle va lui faire la misère ! murmura Hanitra.

Son langage de banlieue m'émoustillait autant que la folie de la jeune femme. Folie qui augmenta d'un cran lorsqu'elle déroula son pagne, sans lâcher les couilles du type, révélant une chatte crépue plus noire que la nuit. Avec un buisson qui lui mangeait jusqu'à l'intérieur des cuisses et masquait les lèvres. Une vraie chatte de brousse, nature et sauvage. A l'image de Rado avec la tenancière de la buvette, elle ne perdit pas son temps en préliminaires. Elle se souleva assez haut audessus du bas-ventre du type, tout en maintenant sa bite à la verticale. Puis, avec le choc de ses fesses dures qui claquèrent sur le pubis, elle s'empala dessus avec un cri qui fit fuir les papillons de nuit attirés par le flambeau. Transpercée, elle replia ses jambes le long des cuisses du lutteur, afin de manoeuvrer à son aise. Ses muscles, chauds après l'entraînement, jouaient sous sa peau, pareils à ceux d'un cycliste. On ne voyait plus la bite, plantée au fond de son vagin. Ses lèvres écloses la dissimulaient, laissant deviner sa fente sombre.

- Mora ! Mora !

Il lui demandait d'aller lentement, mais cela ne fit que l'exciter davantage. Prenant appui sur ses cuisses, la femme se mit à coulisser sur le membre fiché dans son orifice. Elle y allait en force, ses petits seins durs tressaillaient à peine dans la montée. Son cul s'abattait avec violence chaque fois qu'elle retombait sur le type, l'enfonçant peu à peu dans la boue. Quand elle prenait son élan, on apercevait la bite et la chatte éclatée par le va-et-vient infernal. L'entraînement ne l'avait pas affaiblie, au contraire. La vraie joute semblait être celle-là, elle comptait bien la gagner. A un moment, je la vis pivoter sans dévisser, utilisant la queue comme un axe. Elle se retrouva alors face au type. La Malgache appuya ses mains sur son torse pour prendre son élan, et accéléra encore le rythme. Les couilles ballottaient sous ses fesses, je les voyais prêtes à éclater comme des fruits trop mûrs. Lorsqu'elle se sentit prête à jouir, la jeune femme changea de tactique. Elle cessa de se hisser sur la bite, pour onduler dessus avec des mouvements du bassin, en avant et en arrière.

Ma culotte trempée par cette débauche d'énergie, je ressentais des picotements au fond de ma chatte rien qu'à la voir raboter le gland prisonnier de ses muqueuses. Près de moi, Hanitra regardait, bouche bée, cette cavalcade. La Malgache s'immobilisa soudain à mi-course, comme frappée par la foudre. L'homme avait éjaculé, lui enflammant la chatte et la devançant dans sa course au plaisir. Elle battit des bras, puis s'affaissa sur le torse, son bas-ventre secoué par les spasmes de l'orgasme. Le regard halluciné, elle se redressa pour se griffer les seins qui avaient retrouvé leur taille normale. Et pour la première fois, l'homme lui tenait le cul pour la maintenir encore un peu sur sa queue.

- Viens, il ne faut pas rester là !

Hanitra m'arracha à la contemplation du couple, et je la suivis à regret, titubant sur le chemin. On réintégra notre chambre par la fenêtre et je m'écroulai sur la natte, en nage. J'ôtai mon lamba, imitée par Hanitra, avant de souffler la bougie. Des images obscènes plein la tête, le bout des seins gonflé à bloc, j'avais encore moins envie de dormir que tout à l'heure.

CHAPITRE XIII

A sept heures du matin, nous étions sur la route où nous attendait Jérôme, pas rasé, les yeux bouffis par l'alcool. Il avait fait la nouba avec les officiers toute la nuit, faute de garagiste disponible, car ce dernier avait été appelé pour dépanner un camion. Deux mécanos étaient en train de souder une pièce métallique sur l'essieu avec un équipement rudimentaire. Jérôme nous indiqua une femme qui vendait du café à deux cents mètres de là, et on le laissa sur place. La réparation s'éternisa jusqu'à la fin de la matinée, puis je repris le volant en roulant lentement, guère rassurée. Après cette mission, je comptais bien faire réviser le 4x4 à Vangaindrano. Les paysans avaient préparé une fête en notre honneur, une grande banderole flottait à l'entrée du village. Le camion, avec sa remorque d'arbustes, était garé à l'ombre, le photographe nous prit en photo avec les chefs de districts et de villages, ainsi que les enfants qui se pressaient autour de nous. C'était la première fois que notre campagne semblait bien perçue par la population.

Après le désormais traditionnel exposé sur les dangers à court terme de la déforestation massive et le choix de mieux contrôler les feux de brousse, les paysans nous emmenèrent sur les collines environnantes, au sommet rasé par de vieux incendies. D'en haut, on voyait les arbres calcinés au bord des chemins et les quelques mauvaises herbes qui reprenaient peu à peu le dessus. Après une nuit sur place pour un dîner cham pêtre, nous étions de retour à Vangaindrano. Jérôme choisit de rentrer le soir même sur Tana. Je l'accompagnai à la sortie de la ville, enchantée de sa visite qui m'avait remonté le moral. J'étais désormais encore plus convaincue de mon utilité à Madagascar. Les

jours suivants s'écoulèrent avec plusieurs missions sur le terrain entrecoupées de longues heures devant l'ordinateur à rédiger des rapports pour le siège américain de l'O.N.G. Il fallait en effet justifier chaque dollar confié par nos généreux donateurs, à coups de brochures sur papier glacé. La canicule atteignit un pic deux mois après mon arrivée dans le Sud-Est.

L'absence de pluie asséchait de façon dramatique les rizières, le fond des ruisseaux laissait apparaître un sol craquelé comme dans une oasis privée d'eau. La verdure de la campagne virait au jaune paille, les zébus aux côtes apparentes beuglaient du matin au soir, faute de fourrage suffisant. Le pas des paysans s'en ressentait, ils binaient sans conviction leurs terres mais conservaient leur sourire habituel. A la mare, que j'aimais contempler de la fenêtre de ma chambre, j'étais privée de mon spectacle favori, à savoir épier les silhouettes rondes des femmes prenant leur bain dans le plus simple appareil. La vision des mamelles tombantes et des buissons fournis me manquait. Dorénavant, pour se protéger du soleil implacable, la plupart s'enduisaient la figure et les bras d'une terre jaune, une épaisse couche qui leur faisait comme un masque primitif, ne laissant apparaître que leurs yeux et leur bouche. Même les petites filles se paraient ainsi pour aller à l'école.

Un matin, je vis Hanitra prendre place derrière l'ordinateur, le visage maquillé de la sorte. Devant mon étonnement, elle m'assura que cela valait toutes les crèmes solaires du monde.

- Tu devrais essayer, avec ta peau de vahaza, tu risques encore plus que nous d'attraper un mauvais coup de soleil !

Lors de ma promenade quotidienne dans la campagne, je me coiffais d'une casquette et je m'enduisais de crème haute protection. Je lui promis d'essayer, sans conviction, jusqu'à ce qu'elle me propose le lendemain d'aller prendre un bain de boue avec des villageoises de ses amies. C'était une tradition dans le coin : des femmes se couvraient le corps d'une terre blanchâtre, différente de celle portée tous les jours sur la figure. Elles étaient convaincues que cela chassait les impuretés de leur corps, une fois de plus la sorcellerie n'était pas loin. Je transpirais tellement, malgré les ventilateurs et les litres d'eau glacée, que j'étais prête à essayer n'importe quoi. On confia la maison à Rado, qui combattait la chaleur avec une cure de THB. Hanitra m'entraîna par les rizières décrépies en direction de la rivière qui bordait le nord de la ville. Après une clairière abritée par des pins de haute taille, on arriva devant un ancien lavoir, où coulait un mince filet d'eau tiède. Trois femmes étaient plongées dedans. En m'approchant du bord, je découvris la fameuse terre aux vertus miraculeuses. Nues, elles avaient le visage et le haut du corps déjà recouverts d'une boue épaisse qui leur donnait une apparence fantomatique.

Leurs gros seins dégoulinaient au soleil, mais la terre séchait très vite, comme du béton à prise rapide.

- A poil ! lança Hanitra.

Elle me donna l'exemple en ôtant son lamba et sa chemisette. Dessous elle ne portait rien. Je l'imitai en retirant mon jean et mon t-shirt, sous les rires des femmes qui reculèrent pour nous faire de la place. On pataugeait dans cette boue tiède et onctueuse, à l'odeur d'argile. Chaque fois qu'on bougeait nos pieds, cela faisait des floc floc comme si on marchait dans de la vase. Cette cure de thalassothérapie rustique se mua en jeu idiot, quand Hanitra

me badigeonna la figure avec cette boue. J'en avais plein les narines et les oreilles, cela éclaboussait mes cheveux retenus par un chignon. Je répondis en en enduisant ses petits seins, que je ne me lassais pas de toucher. Elle fit de même avec les miens, tandis que les autres femmes continuaient leurs cancans en terminant leur habillage de terre. Elles s'aidèrent mutuellement pour sortir du lavoir et nous abandonnèrent à notre bain de boue. J'en étais au ventre lorsque je remarquai que je ne pouvais presque plus parler ni ouvrir la bouche, car la terre séchait très vite.

J'avais l'impression d'avoir un masque sur le visage, solidement collé à tous les pores de ma peau. Sur mes seins prisonniers de cette gangue, les pointes étaient aplaties, une chaleur bienfaisante et torride commençait à me réchauffer comme une cuisson en papillote. Une fois recouverte de la tête aux pieds, Hanitra suggéra d'aller s'étendre en plein soleil au bord de l'eau pour que cela fasse plus d'effet. Avec une démarche de canard qui nous faisait sourire malgré nos lèvres collées par la boue, on trouva un petit coin tranquille sur un banc de sable, dans une anse déserte où pourrissait une vieille barque de pêcheur. J'avais envie de lui demander si l'endroit n'était pas fady, tabou, comme sur le canal des Pangalanes avec l'homme-crocodile, mais je ne pouvais plus ouvrir la bouche. Hanitra avait conservé dans sa paume une dernière poignée de boue qu'elle me mit sur les yeux, afin de me protéger du soleil en plein zénith, avant de faire pareil pour les siens.

Immobiles côte à côte comme des momies, le clapotis de l'eau nous berçait, nous donnant l'impression d'être hors du temps. Mon esprit divaguait, tandis que tout mon corps se figeait de ne plus pouvoir remuer le moindre muscle. Les tympans bouchés me faisaient ressentir les battements de mon coeur avec une acuité inhabituelle. Je sentais une sueur brûlante qui suintait sous la croûte de boue épaisse

et, chose curieuse, cela me chatouillait de façon agréable entre les cuisses, à cause de la terre qui s'était incrustée dans ma chatte et dans mon cul. Même les mamelons commençaient à vouloir durcir pour échapper à l'emprise de l'argile. Dans l'impossibilité de me gratter, tous mes nerfs semblaient concentrés sur la progression de ces stimuli sexuels. Une fois de plus, Hanitra ne m'avait pas tout dit sur les réelles vertus de cette boue. Je perdis vite la notion du temps, chauffant de plus en plus, et pas seulement à cause du soleil qui nous asséchait davantage. Avec l'impression d'être prisonnière d'un caisson, j'avais des hallucinations, des flashes de couleur sous mes rétines comprimées.

Je n'étais plus au bord de l'eau, mais dans la hutte, avec le marabout et son phallus en bois. Le sang bouillonnait dans mes veines, le centre de gravité de mon corps paraissait s'être déplacé dans mon sexe imprégné d'eau boueuse. Des bruits comme un martèlement de tambour résonnèrent soudain dans mon crâne. C'était insupportable d'entendre ces vibrations sans pouvoir les combattre. C'était comme si un rongeur me grignotait entre les jambes, arrachant des plaques de boue. En même temps, cela pesait sur ma poitrine, le bout de mes seins devenait douloureux, trop dur sous l'argile. Puis il y eut une sorte de courant d'air qui effleura mes mamelons, et je réalisai alors qu'on avait arraché la gangue qui les emprisonnait. Etait-ce Hanitra qui me délivrait enfin, après des heures à rôtir au soleil ? J'essayai de bouger mes doigts, ma tête, mais rien ne fonctionnait. Des grattements autour de mes tétons me parvinrent avec un écho, et je sus qu'il s'agissait de mains en train de les tripoter.

D'être ainsi aveugle, à la merci d'un ou d'une inconnue, décuplait mon angoisse autant que l'excitation incontrôlée qui s'emparait de moi. Je sentais des pouces durs pincer mes pointes démesurées, du moins dans mon esprit en

proie au délire, les malaxer et les étirer comme de la guimauve. J'avais maintenant des tétines comme les paysannes du coin, mes seins gonflés comme des outres devaient jaillir hors de la boue. Les bruits que j'avais entendus entre mes cuisses se poursuivirent, cette fois on dégageait ma fente, tirant sur mes lèvres scotchées par l'argile. J'en avais les larmes aux yeux, tout en éprouvant un plaisir rien qu'au contact de l'air tiède qui soufflait sur ma chatte. Mon clitoris aussi avait grossi, pareil à une petite bite qu'un index caressait avec rudesse. Des couleurs bariolées dansaient devant mes yeux clos, un sourire dû au plaisir de mes seins caressés et de ma chatte malmenée par des doigts invisibles devait tordre ma bouche encore collée.

Lorsqu'on me pénétra, je sentis un poids sur mon ventre, puis une fulgurance dans le vagin. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un marabout jouant avec son phallus en bois, mais bel et bien d'une vraie bite. L'homme s'enfonça dans mon orifice sans avoir pu écarter mes cuisses, bloquées par la boue, mais en ayant suffisamment dégagé mes lèvres. Il pataugeait dans la mouille qui m'inondait et ruisselait hors de moi. Tout en coulissant, il me mordait le bout des seins. Les bourdonnements à mes oreilles augmentèrent car son souffle répondait au mien. Il allait et venait en plantant sa queue toujours plus loin, et cela n'était pas désagréable. Toute la tension accumulée depuis que j'étais sortie du lavoir se dissipait, se craquelait en même temps que l'argile en train de s'émietter sous les coups de reins de l'homme. Il me délivrait en me possédant à la malgache, de façon primaire et endiablée. J'aurais voulu lui griffer le dos, lui empoigner les hanches pour l'attirer encore davantage au fond de ma chatte mais, réduite à l'impuissance, je ne pouvais que me concentrer sur ces ondes de plaisir qui titillaient tous mes points sensibles.

A force de se démener, il réussit à élargir ma fente, parvenant presque à introduire ses couilles dans mon trou béant. Il y eut comme un miracle lorsqu'on m'ôta les bouchons d'argile qui obstruaient mes oreilles. Le bruissement des insectes, le clapotis de l'eau et les grognements de l'homme vautré entre mes cuisses, le moindre son prenait une ampleur digne d'un son digital. Etourdie par ce rush d'impressions sonores palpables, je sentis que j'allais jouir. L'homme le perçut sans doute car il accéléra encore, pour éjaculer au moment où mes muqueuses épousaient si étroitement son gland que, dans mon esprit, je le voyais avec précision, comme par transparence. J'étais plongée en plein trip sexuel, chaque giclée de son foutre m'enflammait la chatte et se répercutait jusqu'à mes seins qui me semblaient prêts à exploser tellement ils me paraissaient énormes. Quand il se retira, sa queue encore dure, mes parois vaginales se refermèrent sur lui pour le retenir et prolonger cette extase sensorielle quasi mystique.

J'entendis avec netteté ses pas décroître alors qu'il devait s'éloigner, puis des mains plus fines me débouchèrent le nez et la bouche. J'avalai un bon bol d'air, surprise par la fraîcheur ambiante. Combien d'heures avais-je donc passées au bord de la rivière, perdue dans une quatrième dimension sexuelle ? Mes narines palpitaient à la moindre odeur qui flottait autour de moi, mes mâchoires encore bloquées peinaient à fonctionner. J'étais comme un plongeur en apnée qui remonte des profondeurs pour happer l'oxygène à la surface. La croûte d'argile se fissura sur mon ventre, allant des seins jusqu'à mon pubis, me donnant l'impression qu'on m'ouvrait en deux. Il y eut un choc quand la terre se cassa comme une biscotte, puis je pus enfin respirer, mes côtes libérées de cet étau. Bientôt mes membres retrouvèrent à leur tour leur liberté, jusqu'à ce qu'on me redonne la vue en ôtant le bandeau de terre sur

mes yeux. Hagarde, un voile noir recouvrit ma figure, le temps que je retrouve tous mes repères.

Drapée dans son lamba, Hanitra me regardait avec curiosité, accroupie contre mon flanc. La nuit tombait autour de nous, il n'y avait personne. Hanitra essuya mon front trempé de sueur et glissa une main entre mes cuisses poisseuses.

- Hum ! On dirait que tu t'es oubliée, tu es toute mouillée !

Il me fallut encore un moment avant de pouvoir m'asseoir, cachant mes seins aux aréoles boursouflées par l'argile trop compacte, ou par les morsures de l'homme, je ne savais plus. Les questions se bousculaient dans ma tête : comment Hanitra s'était-elle libérée ? Qui m'avait baisée ? La bouche pâteuse, un goût de sable sous ma langue, aucun mot articulé ne sortait.

- Viens, on va piquer une tête dans la rivière, l'eau est bonne !

Telle un zombie, je la suivis sans discuter. Je reniflai, pas si étonnée, en fin de compte, de reconnaître le parfum de Jonas dans l'air. Hanitra et lui avaient dû se mettre en cheville pour me piéger et réaliser la prédiction qu'elle m'avait faite. Avant de tomber à l'eau, je touchai ma chatte et sentis le foutre qui suintait de mon vagin, preuve que je n'avais pas rêvé.

CHAPITRE XIV

Un soir, en rentrant de Farafangana où je m'étais rendue pour consulter mes e-mails et envoyer des rapports par Internet, j'ai assisté à un gigantesque incendie qui ravageait des hectares de collines. J'ordonnai à Rado de se garer sur le bas-côté pour assister à ce spectacle féerique et dantesque. J'avais mal au coeur de voir mes efforts pour convaincre les paysans de renoncer à brûler leurs terres réduits à néant, mais il y avait quelque chose de grandiose à contempler ces flammes qui montaient jusqu'au ciel et éclairaient le paysage comme en plein jour. Le grondement du feu et des troncs d'arbre qui éclataient, les flammèches qui se répandaient comme une traînée de poudre, on se serait cru devant un feu d'artifice un quatorze juillet. L'incendie s'éteindrait tout seul, faute de canadairs et de pompiers, laissant derrière lui des terres noircies et une végétation calcinée.

Abattue, je demandai au chauffeur de reprendre la route. Une fois à la maison, je picolai pour me consoler. Cela devenait une habitude, je suivais une mauvaise pente en carburant à la THB et au rhum. Il m'arrivait maintenant d'accompagner Rado à la buvette de Dorine et d'offrir des tournées aux paysans qui s'y attardaient. Si cela renforçait ma popularité, le lendemain, la gueule de bois me frappait de plein fouet. J'évitais Jonas, persuadée qu'il m'avait sautée lors du bain de boue. D'avoir éprouvé du plaisir à mon insu m'incitait à prendre une revanche sur lui, sans savoir comment l'obtenir. Hanitra m'avoua à demi-mot qu'elle ne pensait pas qu'il irait jusqu'au bout ce jour-là, et je la crus à moitié. Pour me changer les idées, j'acceptai la proposition d'un directeur de collège de Vangaindrano qui m'invita à

parler à ses élèves du travail de notre O.N.G. Cela faisait une coupure avec le va-et-vient dans les villages et me permettait de sensibiliser les jeunes, la plupart fils de paysans.

Un soir, à la tombée de la nuit, après les cours, alors que je déambulais près du marché pour acheter des piles pour ma torche, à l'épicerie de la grosse Chinoise, j'aperçus un 4x4 noir qui déboulait pleins phares sur le sentier menant à notre maison. Il y avait peu de véhicules de ce genre à Vangaindrano, ce qui m'intrigua tout de suite. Hanitra le remarqua aussi et me dit que la plaque minéralogique rouge et le petit drapeau malgache à côté indiquaient qu'il s'agissait d'un véhicule de l'armée. Un pressentiment me serra la poitrine, le 4x4 des officiers que l'on avait croisés il y a quelques semaines dans la gargote avait une couleur identique. J'achetai mes piles et nous rentrâmes sans traîner. A la vue du 4x4 garé dans notre cour, il n'y avait plus de doute possible, c'était bien eux. En approchant, je découvris le porte-serviette en train de nettoyer le parebrise. Dans le salon, les officiers se levèrent pour nous saluer. Ils n'étaient que deux ce soir-là, celui qui avait le plus de galons et son subalterne. Leur casquette bleue glissée sous une épaulette, ils nous serrèrent la main.

Nous sommes venus vous demander l'hospitalité pour la nuit ! fit le colonel Solo.

Grand pour un Malgache, ce qui atténuait son embonpoint, et la figure noire, il nous présenta le lieutenant Fafath, un métis aux traits presque chinois de Manakar et au teint clair. De taille moyenne, il arborait un étui à son ceinturon, avec la crosse d'un pistolet qui dépassait. La cuisinière était en train de leur servir chacun une bière fraîche et des cacahuètes non grillées. Je pris place en face d'eux, nerveuse et agacée par leur présence. Je laissai

Hanitra mener la conversation, car leur français s'avérait rudimentaire. En guise de cadeau, ils nous avaient apporté des langoustes de Fort Dauphin et une caisse de whisky, ainsi que des pots d'orchidées sauvages. Si un tel déploiement de courtoisie m'incitait à la méfiance, il me fallait au moins reconnaître leurs bonnes manières, loin des soudards de l'armée congolaise. Après un verre d'eau, j'acceptai volontiers un whisky et trinquai avec eux. Profitant de l'éclairage qui fonctionnait, on dîna dehors, avant de rentrer précipitamment au salon quand un violent orage éclata.

Hanitra mis des VCD de karaoké pour l'ambiance, les mêmes que ceux de l'autre fois avec Jérôme et ses anciennes élèves. Les deux officiers avaient depuis longtemps tombé la veste et ôté leurs rangers. En t-shirt blanc et pantalon kaki, ils en étaient à leur seconde bouteille de Wilson. Bizarrement, le porte-serviette, qui avait mangé avec la cuisinière, était de nouveau parmi nous au salon, assis sur une chaise dans son coin. Il sirotait du Bonbon anglais, ne me quittant pas des yeux, à croire qu'il guettait mes réactions. Assise aux pieds des officiers, sur la natte, Hanitra chantonnait en tenant le micro de façon obscène. Elle le levait trop près de sa bouche, si bien que cela étouffait sa voix déjà déformée par l'ivresse, ses doigts couraient le long du manche comme sur une bite, et, parfois, le bout de la langue titillait le bout rond en un simulacre de fellation. Cela empira lorsqu'elle ôta son lamba pour danser en rythme avec les filles aux seins nus qu'on voyait à l'écran.

Solo et Fafath tapaient dans leurs mains, cigarette au bec et yeux rougis par l'alcool. Ce que je craignais depuis le début était en train de se produire. A la fin d'une danse, Hanitra s'écroula entre les cuisses musclées du colonel. Elle appuya sa tête contre son genou et sa nuque sur sa

braguette. Comédienne, elle écarquilla ses yeux de biche en découvrant l'érection. Elle pivota et posa ses petites mains sur la bosse qui déformait le devant du treillis. Affalé sur le canapé, Solo fit mine de ne pas s'en apercevoir, son regard tourné vers moi. Par malchance, une panne de courant fit claquer les ampoules et coupa net la télé, nous plongeant aussitôt dans le noir. Surgie de la pièce voisine, la cuisinière apporta des bougies. Le temps qu'elle les allume, je sentis une main m'attraper le poignet et me hisser de la natte sur laquelle j'étais assise. A peine avais-je réalisé ce qui se passait, je me retrouvais dehors avec le porteserviette. Sa sacoche avec les papiers des officiers toujours à portée de main, il m'entraîna dans la cour.

Ces messieurs n'aiment pas être dérangés ! chuchota-t-il.

Il déplia un parapluie aux baleines rouillées et ne me lâcha qu'une fois à la limite de la maison, près du sentier menant à l'arbre aux lucioles. Un doute m'envahit : il n'allait quand même pas me faire le coup, lui aussi ? Je frissonnais dans mon t-shirt, n'ayant pas eu le temps de prendre un lamba pour me couvrir. Le porte-serviette retira sa veste de treillis et me la posa sur les épaules. Puis il sortit une torche de sa sacoche. Il la braqua en direction des rizières proches.

- Allons fumer làbas ! J'ai réussi à leur piquer une bouteille et des cigares !

Son visage noir s'éclaira, ravi de l'aubaine. Je découvris son nom sur la plaque au revers de sa veste, Mafonja. Avec son air de gratte-papier coincé, ses gestes gauches et sa timidité apparente, toujours seul sur sa chaise, je ne me suis pas méfiée. En approchant de la rizière, il bifurqua vers une cabane qui servait d'échoppe à une marna dans la journée : elle y vendait des beignets pour les élèves de l'école voisine. Constituée d'un toit de feuilles et de quatre parois

en rondins d'eucalyptus, il y avait un panneau en bois qu'elle relevait la journée, et un battant sur le côté pour qu'elle puisse se faufiler à l'intérieur. Rassurée à l'idée de ne pas passer la nuit dehors et sous la pluie, j'acceptai d'y entrer. En l'absence de verrou, ce fut un jeu d'enfant. Mafonja coinça la torche dans un interstice et fouilla dans sa sacoche. Il y prit une bouteille de Wilson pleine et deux cigares faits main. Il me prépara le mien et me l'alluma avec un clin d'oeil. Guère habituée, je toussai à la première bouffée, avant de familiariser mon palais au goût amer de tabac mêlé de cacao.

Le sien entre les dents, il dévissa le bouchon de whisky et y versa la rasade pour les ancêtres. Je bus au goulot, me demandant si les officiers allaient s'interroger sur notre absence. Mafonja me confia qu'il était leur souffre-douleur depuis des années, pour de sombres raisons de différences ethniques. Il ne monterait jamais en grade et, tel un chien, se contentait des miettes que voulaient bien lui donner ses maîtres. Il buvait comme un trou entre deux phrases, ce qui paraissait lui donner une assurance qu'il n'avait pas en temps normal. Lorsque je fis mine de vouloir retirer la veste, car il faisait chaud dans la hutte, il posa une main sur mes seins.

- Non ! Gardez-la encore un peu ! Pour me faire plaisir ! On n'a pas beaucoup de femmes dans notre armée

Bien qu'étonnée par sa requête, je n'y voyais rien de mal. Je bombai le torse pour esquisser un salut militaire, par jeu, mais cela ne l'amusa pas. Il tira sur un pan de la veste, la faisant glisser sur mon épaule. La voix brouillée par le whisky, il me demanda de lui montrer mes nichons. Avec la transpiration, et à cause de l'absence de soutien-gorge, on les voyait par transparence, avec les pointes qui saillaient sous le coton blanc. Le tissu collait sur les aréoles, et ma

sueur dégageait un parfum sucré, dû au déodorant, qui devait l'exciter, malgré la fumée épaisse des cigares. Sa timidité commençait à se dissiper à mon contact. Voilà qu'il me donnait des ordres maintenant ! Décidée à voir jusqu'où il comptait aller, je soulevai le bas de mon t-shirt et le remontai jusque sous mon nez. Mes seins nappés de sueur lui explosèrent en pleine figure. Mordant dans le t-shirt pour éviter qu'il ne retombe, je les soulevai à deux mains et les lui présentai en offrande.

Les veines de ses tempes palpitaient tant que je crus qu'il allait me faire un AVC. De la cendre tombait sur son pantalon de treillis, sans qu'il la balaye. Il bavait d'envie devant mes seins, que je comprimais pour l'exciter davantage. Cela m'émoustillait de lire le désir dans son regard. Cela devait le changer des mamelles des filles à soldats de Fort Dauphin, si tant est que sa maigre solde lui permette de se les offrir. Au lieu de se ruer dessus comme je l'escomptais, il se crispa :

- Enlevez-moi ça et remettez la veste sur vos épaules !

Par « ça », Mafonja désignait mon t-shirt. Il voulait jouer à la poupée avec moi, et fantasmait de me voir déguisée en militaire, plus Ken que Barbie en quelque sorte... Prise au jeu, je passai mon t-shirt par-dessus ma tête et posai à nouveau la veste sur moi. Il tiqua à la vue des pans trop écartés et, du doigt, me fit signe de ne boutonner que le bas de la veste, sans l'enfiler. J'obéis, peinant à le faire car elle était de plusieurs tailles trop mince pour moi. Si bien qu'en la boutonnant au-des sus du nombril, elle me serrait trop le ventre tout en faisant ressortir la rondeur de mes seins, qui débordaient hors de la veste. Cela l'excitait, une fine pellicule de sueur perlait sur ses lèvres. Pour parachever le tout, il me coiffa avec son béret bleu marine, le posant en

arrière sur ma tête pour que mon front reste dégagé. Ses doigts tremblaient en frôlant mes cheveux blonds.

La jupe ! Elle n'est pas réglementaire !

La gorge enrouée par l'excitation, Mafonja buvait pour affirmer son autorité. Sa requête ne me surprit pas, c'était logique qu'il veuille aller jusqu'au bout de son délire et me travestir selon ses goûts sexuels. Il bandait sous son treillis, avoir une vahaza qui lui obéissait au doigt et à l'oeil était sa revanche de sans-grade. Ne pouvant me tenir debout dans la hutte, je m'accroupis pour défaire la fermeture Eclair fixée à l'arrière de la jupe. J'avais oublié que je ne portais pas de slip, tellement il faisait chaud ces derniers jours. Cette vilaine habitude me rattrapait ce soir, il resta bouche bée devant ma chatte où quelques poils cendrés avaient repoussés çà et là. Il n'avait dû en voir de semblables que sur des calendriers ou dans des cassettes pornos qui circulaient sous le manteau à Madagascar. Je pliai ma jupe dans un coin de la hutte et lui fis face, les cuisses encore serrées. Mes seins se soulevaient à travers les pans de la veste, les pointes dressées, chatouillées par les volutes de cigare. Je crapotais sur le mien, la bouche de plus en plus sèche.

- Tournez-vous !

Je devinais ce qui lui trottait dans la tête : découvrir mon cul. Je pivotai avec lenteur, tel un canard, pour lui tourner le dos. Avec la veste qui m'arrivait juste au bas des reins, mes fesses nues s'offraient à lui comme sur un plateau. Agenouillé derrière moi, il me souffla de la fumée sur la raie qui baillait. Puis Mafonja s'enhardit, ses mains se posèrent sur les globes qui s'étaient peu à peu réchauffés. Cette fois il ne tremblait pas, ses doigts s'enfonçaient dessus en les écartant. Il voulait dégager mon petit trou, le contempler de

près, à en juger par son haleine sur ma raie. Des gouttes de sueur lui coulaient de sa figure et tombaient sur mon cul. Il continuait à me l'ouvrir comme s'il s'agissait d'une pastèque. En même temps, il frottait ses pouces pour assouplir les replis autour de mon anus. Il les pressait si fort que je sentais mon sphincter se dilater. A un moment, il se pencha sur moi et glissa son nez dans la raie qu'il maintenait béante. Il huma longuement l'odeur secrétée par mon cul, s'en délectant avec ses narines qui frémissaient. Son nez butait sur mon trou encore clos, moite de sueur, tandis que ses mains comprimaient mes globes.

- Tu n'es qu'une sale chienne, n'est-ce pas ? Tout juste bonne à courir la brousse, hein ?

Mafonja délirait et, lorsqu'il me poussa en avant d'une claque sur le cul, je me retrouvai à quatre pattes. Mes seins frôlaient le tapis de terre sèche ; de surprise, j'avais lâché mon cigare. Je l'écrasai pour ne pas qu'il mette le feu au branchage du toit. Dans mon dos, il s'accrochait toujours à mes fesses. Il les fendait maintenant en grand, parvenant à faire éclore mon anus. Lorsqu'il cracha une gorgée de whisky dessus, je tortillai de la croupe pour me dégager, en vain. Il parvint à glisser deux doigts soudés dans ma raie et les vrilla au fond en tournant son poignet. Tel le foret d'une perceuse, je les sentis qui forçaient mon sphincter déjà attendri, puis il me pénétra d'un seul coup, jusqu'à la dernière phalange. J'étais clouée à sa main, incapable de m'en détacher. Ses autres doigts se déployèrent sur ma chatte, qu'il entreprit de fouiller tout en faisant coulisser ceux dans mon rectum. Seul son pouce restait à l'écart de mes orifices.

- Pendant que les maîtres s'amusent, nous, on est punis à la niche !

C'est vrai que la hutte étroite pouvait ressembler à une niche. L'allusion aux officiers en train de baiser avec Hanitra me fit mouiller, je fantasmais à distance sur ce qu'elle leur faisait. De sentir mon jus couler sur la main de Mafonja décuplait mes sensations. Ses doigts dans mon cul me pistonnaient avec rudesse, de façon mécanique, tandis que, dans mon vagin, ils pataugeaient. Il avait de plus en plus de mal à faire le grand écart à cause de sa petite main. Quand il sortit sa bite, sans baisser son pantalon, il cogna le gland sur mon cul pour me montrer son érection. Il bandait ferme, avec une queue longue et épaisse que je découvris à l'envers, en regardant par en dessous. Le basventre pressé contre mes fesses, il libéra mes orifices pour passer ses mains sous la veste et capturer mes seins. Le contact avec ses doigts poisseux était enivrant et, quand il pinça durement mes mamelons, la sensation de manque dans mes trous fut immédiatement compensée. Arc-bouté derrière moi, Mafonja planta sa bite dans ma raie et colla son gland humide sur mon anus.

- Aboie !

Il tritura mes tétons jusqu'à ce que je lâche un jappement qui sonnait faux. Par manque de salive, j'avais du mal à émettre le moindre son. Je m'y pris à deux fois avant qu'il ne soit satisfait de mon aboiement, digne d'une chienne en chaleur. En guise de récompense, il me sodomisa sans effort, mon trou bien creusé par ses doigts l'accueillit sans difficulté. Autant tout à l'heure j'avais l'impression d'avoir le cul plein, autant là, c'était autre chose. Le souffle coupé, un coup de poing au ventre ne m'aurait pas fait plus d'effet. Il m'empalait, sa queue emplissait le moindre espace de mon cul, avec le bout qui semblait se dilater sous les contractions anales. Avec mes mamelons toujours prisonniers, j'étais à sa merci. La boucle de son ceinturon m'éraflait le creux des reins, au niveau de mon tatouage,

ses couilles velues claquaient contre mes fesses alors qu'il commençait à vouloir aller et venir. Ses bras me serraient tel un étau, il voulait m'asseoir sur sa queue.

Mafonja chavira en arrière, assis sur la terre sèche, et je basculai avec lui, sans déboîter. Dans cette position, il me pénétrait encore plus loin, à croire que mon anus était un trou sans fond. Sa bite était un tuteur qui m'embrochait à la verticale. Ses mains jouaient avec mes seins, qu'il malmenait sans répit. Il parvenait à me soulever avec des coups de reins qui le décollaient du sol, puis on retombait lourdement ensemble, soudés comme jamais. Peu à peu, à force de travail, mon cul libérait assez d'espace pour qu'il puisse me faire coulisser sur son pieu infatigable. Je prenais alors appui sur ses genoux pour me hisser autant que possible et c'est moi qui donnais l'impulsion pour me faire défoncer. J'étais maintenant demandeuse : plus il m'explosait l'anus, plus ma chatte se liquéfiait. Tout avait été si vite que, sur l'instant, je ne cherchai pas à comprendre ce qui m'arrivait. Le porte-serviette menait le bal, touillant l'intérieur de mon cul avec une débauche d'énergie communicative. La hutte branlante tremblait à cause de notre corps à corps, au loin l'électricité fonctionnait de nouveau car on entendait la musique.

- Arrêtez !

C'est lui qui essayait de calmer mon ardeur, ses couilles prêtes à éclater tant je les écrasais. Il déchaussa en lâchant mes seins et en me soulevant par les hanches. Je voulus m'agenouiller devant lui pour le sucer, mais Mafonja avait une autre envie. D'un geste, il me fit signe de déboutonner le bas de la veste, et de bien l'écarter pour ne pas la souiller. J'obéis sans quitter des yeux sa bite congestionnée et gluante qui sentait la merde. J'eus la permission de le branler pour une finition manuelle, et je ne m'en privai pas.

Il était temps car, à peine avais-je atteint la racine, qu'il éjaculait sur mes seins à la peau marbrée par ses doigts. Je les comprimais l'un contre l'autre pour récolter la moindre goutte de son foutre qui giclait avec une abondance incroyable. Cela devait faire des semaines qu'il ne s'était pas vidé les couilles pour cracher autant.

A ma grande déception, il se secoua, puis rengaina sa queue encore tendue. Lorsque je le vis tendre les mains sur mes seins souillés, je ne me dérobai pas. Il étala son foutre dessus, les badigeonnant de telle sorte qu'il y en ait partout. Je ronronnais de plaisir, mes bouts dardés, prête à remettre cela avec lui. Mais, une fois sa besogne achevée, Mafonja réclama sa veste :

- Rendez-la-moi !

C'était bel et bien fini, il avait obtenu de moi ce qu'il voulait et ne tenait pas à s'éterniser. Le porte-serviette était pressé de rejoindre ses maîtres. Je la lui tendis sans un mot, frustrée par cette fin précipitée. Il l'enfila et rafla la bouteille de whisky avant de s'en aller. Au lieu de le suivre, je me couchai en chien de fusil sur le sol et passai la nuit seule dans la hutte, une main entre mes cuisses, me branlant de temps en temps pour apaiser l'envie lancinante qui me chatouillait la chatte.

CHAPITRE XV

Après trois mois sur le terrain, je commençais à m'enraciner dans la région. Entre deux escapades dans des villages lointains, j'aimais retourner à Vangaindrano. Lorsque le temps le permettait, on passait de longues heures dehors à palabrer, tard le soir, avec Hanitra et des villageois venus nous rendre visite. Indira était partie pour se marier à Manakara, et j'aurais voulu être une petite souris pour pouvoir assister à sa nuit de noces... Quant à Jonas, je ne l'avais pas revu depuis qu'il avait profité de moi lors de mon bain de boue. Hanitra me poussait à faire le premier pas, suggérant une réconciliation sur l'oreiller. C'était hors de question, j'avais plutôt envie de lui arracher les couilles qu'autre chose.

Si tu veux te venger, il y aurait bien un moyen... me souffla-t-elle.

C'était un soir où la bière avait coulé à flot, on parlait mecs en se racontant nos expériences sexuelles. Sous ses airs d'étudiante sage et de bonne catholique, Hanitra n'avait rien à envier à sa soeur Poppy. Elle me chuchota l'ébauche d'un plan qui lui trottait dans la tête, plan qui devait, selon elle, m'assurer une belle revanche sur Jonas. C'était si incroyable que je lui donnai le feu vert, sans réfléchir aux conséquences. Selon le cuisinier qui travaillait aux bungalows, elle avait appris qu'il serait là-bas demain soir, avant son départ pour Tana où il partait quelques semaines. Il n'y aurait pas d'autre occasion avant longtemps. J'avalai ma bière, des rêves érotiques plein la tête...

*

* *

Le lendemain, je comptais les heures, tournant en rond dans la cour, fumant comme un pompier. La nuit tombée, Hanitra enfila une jupe en jean, sans rien dessous, et mit un petit top en coton blanc pour couvrir ses seins menus. Drapée dans son lamba et perchée sur des baskets à semelles compensées, elle ressemblait aux petites putes de Nosy Be ou de Tulear, dont raffolent les vahazas en villégiature. On se tapa dans la main, puis je l'accompagnai jusqu'au chemin qui menait au bourg. Dans deux heures, lorsque Jonas serait à point, je la rejoindrais aux bungalows. Assise devant la télé, je picolai pour me donner du courage en regardant Amour, Gloire & Beauté. La cuisinière m'apporta du zébu grillé, mais je n'avais pas faim. Après une heure passée à me ronger les ongles, je décidai de partir. Armée d'une lampe de poche, je courus en coupant par les rizières et les prés, indifférente à la boue qui crottait mes chevilles.

Une fois sur place, je vérifiai qu'il n'y avait pas de garde à l'entrée, puis entrai dans la cour. Aucune lumière n'éclairait le campement, tous les bungalows semblaient inoccupés. Rassurée, je longeai le bord de la rivière, là où devaient se trouver Jonas et mon assistante. Je les repérai au son d'un radiocassette qui jouait en sourdine. Je rampai dans les bambous qui dominaient la berge, ma lampe éteinte, indifférente à la terre sèche qui me griffait les genoux. Je les découvris nus côte à côte, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, en train de se frotter la peau avec des feuilles vertes qui moussent quand on les presse l'une contre l'autre. Hanitra m'avait appris que, lors de certaines périodes de pénurie sous l'ère socialiste, les paysans utilisaient ces feuilles faute de pouvoir acheter du savon. Hanitra s'agenouilla dans l'eau

et arracha des feuilles. Elle les malaxa entre ses mains, puis les plaqua sur la bite de Jonas qui se dressait au-dessus de sa figure.

Les mains sur les hanches, il la laissa faire, les yeux mi-clos, savourant la caresse soyeuse de la mousse sur son gland. Elle badigeonna ses couilles, allant jusqu'à titiller son cul, ses yeux de biche innocente levés vers lui.

- Quel dommage que tu aies attendu le dernier soir pour me rendre visite ! se lamenta-t-il.

Perfide, elle répondit :

- Mademoiselle Aurore me surveille ! Si elle nous voyait ensemble, elle me virerait sur-le-champ ! Les Blanches sont trop jalouses

A l'évocation de mon prénom, Jonas tiqua. Il agrippa Hanitra par les tresses et lui fourra sa queue dans la bouche.

- Ne prononce plus jamais son nom ! Ce n'est qu'une gouine !

Derrière les bambous, je réprimai un rire. Il ne m'avait jamais pardonné ma séance avec Shelley. Etouffant, Hanitra lui pinça les couilles jusqu'à ce qu'il se retire, puis cracha de la salive pleine de mousse. Elle promit de ne plus parler de moi et se releva. Elle lui prit la main et l'entraîna hors de l'eau. Docile, il la suivit, sa bite dodelinant à chaque pas. Je leur laissai un peu d'avance avant de me rapprocher d'eux, à l'extrémité du campement. Il y avait une anse sablonneuse à cet endroit, et Hanitra invita Jonas à s'y étendre. Près de leurs vêtements éparpillés sur une natte, il y avait de l'alcool gache, des samosas, des beignets et un pot de miel, tout ce qu'elle avait apporté pour un pique-

nique en amoureux. Avec la dextérité d'une fille de salon de massage, Hanitra aspergea le bas-ventre de Jonas pour éliminer la mousse. Je lorgnais son érection avec envie, sentant ma chatte se liquéfier par anticipation. Mais ce n'était pas encore le moment, il me fallait un peu de patience.

Les bras croisés sous la tête, en vrai pacha, Jonas se laissait rincer les couilles en silence. Lorsque Hanitra tendit la main pour attraper le pot de miel, il parut surpris mais ne dit rien. Il la regarda dévisser le couvercle, puis tremper deux doigts dans le miel d'acacia. Sans en perdre une goutte, elle se mit à badigeonner sa bite au garde-à-vous, en commençant à la racine. A deux mètres de là, je reniflais l'odeur capiteuse du miel avec délice.

- Elle t'en a appris des choses, la vahaza ! murmura Jonas d'une voix éteinte.

- Chut !

Elle replongea ses doigts dans le pot et, cette fois, en couvrit le gland avec une couche épaisse. L'effet fut presque immédiat. Je le vis écarquiller les yeux de surprise, son souffle diminua, il essaya de soulever son torse mais fut incapable de bouger. Paralysé par le miel qui avait infiltré son gland gorgé de sang, il était anesthésié mais lucide, les yeux grands ouverts, bouche bée, le corps raide comme un morceau de bois. Son érection ne faiblissait pas, au contraire. Grâce à la poudre fournie par un marabout qu'Hanitra avait mélangée au miel, il pouvait bander des heures sans sortir de son immobilisme. Ainsi piégé, elle me le livrait sur un plateau. Tandis qu'elle se hâtait de se laver les mains pour ne pas succomber à son tour, je sortis de ma cachette. La voyant un peu assoupie par le miel, je lui fis

boire un coup d'alcool gache, qui lui donna aussitôt un coup de fouet.

- Tu n'as pas perdu de temps ! me dit-elle avec un clin d'oeil. Tu avais peur que j'en profite sans toi ?

En guise de réponse, je lui souris et me penchai sur l'érection gluante de miel de Jonas. Le parfum entêtant de l'acacia ajoutait à mon excitation, mais il me fallait attendre encore un peu avant de toucher sa bite. J'en profitai pour me déshabiller, alors qu'Hanitra se séchait les mains. Lorsqu'elle fit mine de partir pour me laisser en tête à tête avec lui, je lui proposai de rester, afin de profiter de l'aubaine. Comme deux diaboliques, on se serra l'une contre l'autre, mes gros seins écrasant les siens, sous le regard halluciné de Jonas.

- Il faut d'abord que je pisse ! fit Hanitra, toujours aussi naturelle.

Au lieu de s'éloigner ou de faire sur place, selon son habitude, je la vis s'accroupir au-dessus de la figure de Jonas. Elle frotta son cul sur sa figure en nage, puis se cala de façon à lui arroser la bouche entrouverte. Fermant les yeux, elle se soulagea à gros bouillons, à croire qu'elle s'était retenue exprès toute la journée. La pisse éclaboussait le nez de notre prisonnier, s'insinuait entre ses dents desserrées sans qu'il ait le réflexe de fermer la bouche. Médusée par sa prestation, j'étais à genoux devant elle pour mieux voir le jet qui semblait intarissable. Et quand elle se frotta la chatte sur le nez trempé, je craquai définitivement pour ce petit bout de femme. Elle posa ensuite son cul sur la figure souillée de Jonas et je la rejoignis à califourchon sur les cuisses musclées de celui-ci, la bite tendue entre nous deux.

- A toi l'honneur !

Je l'attrapai à la racine et la courbai vers Hanitra, ravie de lui faire ce plaisir. Elle s'inclina avec grâce, frôlant le gland avec ses petits nichons aux tétons qui pointaient déjà. Un filament de miel, doré comme sa pisse, s'étira puis se posa en travers de son sein. Elle le lapa avec un doigt et me le tendit. Je le léchai avec volupté, ma main serrant davantage la queue pois seuse, plus dure qu'un bâton. L'anesthésique s'était dissipé, passé totalement dans les veines de Jonas. Hanitra enroula sa langue fine et rose autour du gland et le nettoya jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace de miel dessus. J'en profitai pour lui taquiner le bout des seins, les pinçant entre deux doigts, les écrasant pour qu'ils deviennent aussi durs que la bite que je ne lâchais pas. Quand elle fut repue de miel, ce fut à son tour de lécher la bite, en me reculant pour être plus à l'aise. Jonas était notre terrain de jeu, Hanitra ondulait, frottant son clitoris sur l'arrête du nez, en équilibre au-dessus de sa tête. Elle se branlait en se caressant les seins, excitée par ma fellation.

La bouche sucrée, je me gavai de miel, avant de me la rincer avec de l'alcool gache à m'en donner le tournis. Puis je me soulevai pour m'empaler sur la bite enfin nettoyée. Je me laissai tomber lourdement dessus, la chatte déchirée par sa grosseur et sa rigidité. Sans cesser de s'astiquer sur le nez de Jonas, Hanitra se pencha pour s'accrocher à mes seins. La vue de ses mains noires, aux doigts de gamine et aux ongles pointus qui se pressaient sur ma peau blanche, décuplait mon excitation.

Vas-y, ma soeur, pendant qu'il bande !

Elle m'encourageait, accélérant elle-même son mouvement de balancier avec le nez de Jonas qui s'enfonçait dans son vagin. Le dos cambré pour qu'elle joue

avec mes tétons, je coulissai sur la queue plantée droit dans ma chatte. Je mouillais tellement que j'avais l'impression de patauger dans le pot de miel. C'était bon de se faire défoncer de la sorte, vautrée sur un type qui ne pouvait pas vous toucher, ni se plaindre, un homme-objet pour votre bon plaisir. Je passai mes bras sous ceux d'Hanitra et lui caressai ses nichons avec la même folie qu'elle mettait à peloter les miens. Nos têtes se heurtaient tandis que je me démenais de haut en bas, mais cela ne ralentissait pas notre ardeur. Nous étions sur la même longueur d'onde, chacune prenant son pied en rythme en partageant cet homme. A un moment, je sentis ses cuisses perdre un peu de leur rigidité, preuve que le produit anesthésiant commençait à perdre de son efficacité.

Je sens son haleine sur mon cul ! me révéla Hanitra. Il ne va pas tarder à reprendre ses esprits !

J'accélérai alors la cadence, échevelée, jusqu'à ce que je sois foudroyée par un orgasme qui me cloua sur le bas-ventre de Jonas. C'était brutal, l'impression d'être branchée sur une prise électrique. Et de sentir la bite qui ne débandait toujours pas, vissée en moi, prolongea ce plaisir animal. Un grognement inarticulé de Jonas me poussa à déchausser. Je me retirai avec lenteur, pour prolonger un peu cet instant magique. Le gland gluant de mouille semblait avoir grossi, je l'aurais volontiers léché si Hanitra ne s'était déplacée pour prendre ma place. Au lieu de s'asseoir dessus, je la vis écarter ses fesses à deux mains, ses ongles plantés sur ses globes autour de sa raie noire. Les traits crispés par l'effort, je crus qu'elle allait chier sur lui, avant de réaliser qu'elle s'employait à dilater son anus ! A quatre pattes à ses côtés, je voyais son petit trou éclore, révélant sa noirceur intérieure et son parfum épicé. Elle y allait franco, s'ouvrant avec la même aisance qu'Indira sous la pression du goulot de la bouteille que je lui avais enfoncé dans le cul.

- Aide-moi !

La voix suppliante, teintée d'impatience, Hanitra s'installa, accroupie devant la bite de Jonas, en lui tournant le dos. Je l'attrapai par le milieu et la guidai vers sa raie béante. Son cul bâillait tellement que j'aurais pu y glisser mon poing. La sueur dégoulinait au creux de ses reins et lubrifiait davantage son trou. Assurant ma prise sur la queue raide, je plaçai le gland dans l'axe de son anus. Puis, en la maintenant bien à la verticale, je donnai le feu vert à Hanitra pour qu'elle s'empale dessus. Les mains toujours sur ses fesses, elle descendit avec lenteur, se faisant transpercer le cul par la bite sans le moindre à-coup. J'eus à peine le temps de retirer ma main qu'elle était sodomisée par Jonas, dont le corps perdait peu à peu de sa rigidité. Pour mieux assurer sa position, Hanitra plia ses jambes et prit appui sur les cuisses pour monter et descendre sur la queue qui la clouait. Dès qu'elle se mit en action, je me déplaçai pour être en face d'elle. Attirée par ses lèvres gonflées d'excitation, je caressais sa chatte ouverte. Son clitoris dardait, bouton mauve et épais qui se détachait de la noirceur de son buisson crépu.

- Branle-moi aussi ! réclama-t-elle, en sautillant sur la queue qui lui défonçait le cul.

Elle n'avait pas besoin de me le dire, j'avais déjà anticipé son désir. Avec deux doigts, je forçai l'orée de son vagin trempé et la pénétrai à fond, alors qu'elle se soulevait pour accompagner mon mouvement. Ses deux orifices remplis, Hanitra entra en transe comme pendant l'orage, lors de notre première nuit. Sauf que, cette fois, elle n'était pas possédée par une force obscure. C'était bien elle qui couinait en lançant des obscénités en français et en malgache, ses petits seins tressautant quand je la branlais en profondeur pendant que la queue lui déchirait le cul. Les

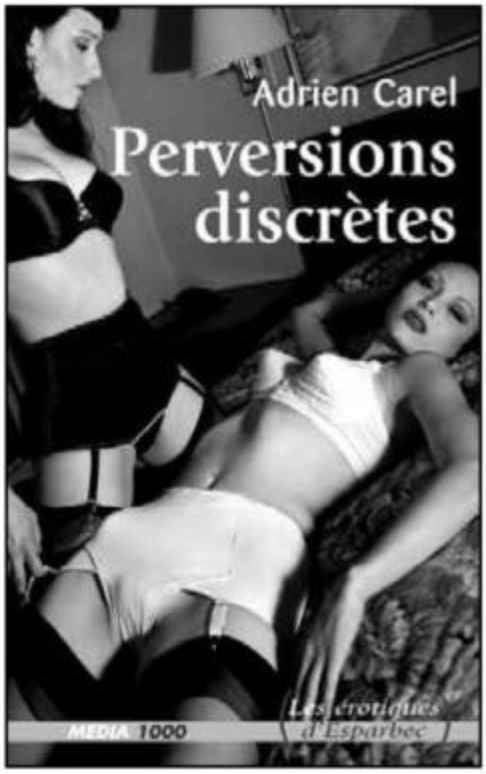
grognements de Jonas se faisaient plus nombreux, l'anesthésiant achevait de se dissoudre dans son sang. Craignant qu'il ne revienne trop vite à lui et ne prenne le dessus sur nous, j'accélérai le va-et-vient de mes doigts dans la chatte de mon assistante. Ses parois vaginales déformées par mes phalanges étaient si élastiques que je pataugeais dans son jus brûlant et poisseux.

Ses fesses claquaient sur le bas-ventre de Jonas, et j'avais parfois du mal à garder mes doigts à l'intérieur de sa fente. L'action conjuguée sur ses deux trous se prolongea jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Elle bascula soudain en avant, ce qui délivra son cul de la bite qui l'occupait. Puis elle se souleva pour me permettre d'ôter ma main d'entre ses cuisses. Elle s'écroula ensuite contre le flanc de Jonas et s'empara de sa bite qui tremblait toute seule. Elle l'empoigna à la base du gland et la pressa au moment où il éjaculait, enfin délivré de sa paralysie, du moins au niveau de son basventre car le reste de son corps restait encore figé. La bouche grande ouverte, je me joignis à Hanitra pour recueillir le foutre qui jaillissait entre nos deux visages face à face. Des relents d'acacia, de sueur et de pisse flottaient autour de nous tandis qu'il se vidait. On s'en léchait les doigts, chacune offrant sa main à l'autre pour prolonger cette extase folle. Après, comme deux chiennes rongeant le même os, on s'employa à laver la queue avec nos langues insatiables jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte de sperme dessus.

C'était magique de voir l'érection encore solide après son éjaculation. Pourtant, pour ne pas tenter le diable, on décida, sans avoir besoin de se parler, de s'éclipser avant que Jonas ne sorte de son « coma ». On ramassa nos vêtements épars et, à poil, on courut jusqu'à la maison. Par chance, on ne croisa personne, sinon on aurait pu nous prendre pour des sorcières en plein sabbat, nues et

hystériques. On s'enferma dans ma chambre et notre complicité sexuelle se prolongea jusqu'au petit matin. Je n'eus plus de nouvelles de Jonas après son départ pour la capitale. Je l'oubliai assez vite car, avec Hanitra, nous n'avions maintenant plus aucun tabou à faire venir des jeunes paysans vigoureux pour faire la fête avec nous et s'éclater, tou jours ensemble. Et quand mon contrat arriva à expiration, je demandai à Jérôme d'intervenir auprès du siège de l'O.N.G. pour le prolonger. Ce qu'il fit volontiers, ravi d'avoir une recrue aussi enthousiaste que moi. Je signai donc pour six mois supplémentaires, cette fois dans la région de Tulear. Bien entendu, Hanitra faisait partie du voyage...

DANS LA MÊME COLLECTION



PERVERSIONS DISCRETES

ADRIEN CAREL

Audrey, jeune femme sage et quelque peu coincée, accepte un job de VRP. Au cours d'une tournée, une aventure d'un soir lui fait découvrir qu'elle possède entre les cuisses une inépuisable réserve dejouissances. Laissez-moi vous dire qu'elle va vite se « décoincer » ! De rencontre en rencontre, elle explorera avec une curiosité dévorante toutes les possibilités du sport en chambre. Amours saphiques,

triolisme, échangisme et jeux de soumission deviendront pour elle de simples bagatelles... Il faut être moderne, non ?

Adrien Caret (dont vous avez déjà lu Safari sexuel), a rencontré son «héroiine» au cours d'une soirée échangiste. S'intéressant passionnément au sexe, il a obtenu les confidences d'Audrey. Il s'est contenté, nous ditil modestement, de les « écrire dans un français correct ». Son livre est un petit brou.

REF : E00011 - 128 pages - 6,70Q

DÉJÀ PARUS

E00001 - Seances majeures - Isabelle Delange (Epuisé)
E00002 - Dogging - Frédéric Mancini
E00003 - La Castratrice - Lino Lechêne
E00004 - Fesses rouges - Italo Baccardi
E00005 - La Fugueuse - Rachida Glamour
E00006 - L'Homme soumis - Alégarec
E00007 - Escort girl - Alysson Heffner
E00008 - Hôtesses de caisse - Gaelle Bertignac
E00009 - L'Epouse libertine - Hervé Gratiano
E00010 - Safari sexuel - Adrien Carel